37e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 37 28 OCTOBRE 1920

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ { **15 francs à l'Édition complète.** / **10 — à l'Édition partielle.**

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Alfred de Vigny. — II. Enfance et adolescence d'aristocrate dépaysé : orgueil et dépit. — III. Ses ambitions militaires, diplomatiques, sociales, littéraires. — IV. Le vrai Vigny : Vigny blasphémateur ou Vigny croyant ? — V. Mort chrétienne de Vigny. — VI. Titien chrétien. — VII. Michel-Ange chrétien. — VIII. Joubert et la foi perdue et retrouvée. — IX. Bibliographie : Caro-Delvaille ; Landormy ; van den Borren ; H. Guerlin ; Boisbaudran ; Bellessort.

I. — On s'était beaucoup occupé d'Alfred de Vigny en 1913, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort († 1863) qui jetait son œuvre dans le domaine public [1]. A vrai dire, celui en qui plusieurs ont voulu saluer le plus grand poète du XIXe siècle, ne manqua jamais de fervents ; et la publication de son *Daphné* en 1911 fut un événement. La guerre est venue lui donner encore un regain, non pas de popularité (car ce n'est rien moins qu'un poète populaire), mais de célébrité et d'influence qui n'a pas été malfaisante. La guerre a rendu des lecteurs à *Servitude et Grandeur militaire ;* et un professeur de Sorbonne, officier sur le front, M. Baldensperger, croyait constater en 1915 que « Vigny reprend, du fait des événements, une supériorité sur tous ses contemporains, et que sa notion de l'honneur est peut-être, dans les vocations militaires qui s'épanouissent autour de moi, la plus secrètement engagée ». C'est à la religion de l'honneur que Vigny a attaché la grandeur militaire :

> L'Honneur, dit-il, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. C'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente.

Ce n'est pas cette religion-là qui est le dernier mot de la grandeur militaire, — de la grandeur de notre sainte Jeanne d'Arc et de tant de héros, obscurs ou connus, qui ont versé leur sang pour la France, pour une France dont ils voyaient la grandeur dans son retour à Dieu. Mais, puisque Vigny ne voulait pas en ce temps-là prêcher d'autre religion que celle-là, c'est quelque chose déjà ; et l'homme qui a buriné la phrase que je viens de transcrire, était autre chose qu'un sceptique ou un désabusé ancré dans son désespoir.

Vigny (1797-1863) est, — avec Lamartine, Hugo et Musset, — au premier rang des poètes du XIXe siècle. Quelques-unes de ses poésies lyriques vivront éternellement ; et dans les autres genres où il a touché, — romancier évocateur et pittoresque avec *Cinq-Mars,* romancier moraliste avec *Servitude et Grandeur militaire* et *Stello,* dramaturge avec *Chatterton,* la *Maréchale d'Ancre,* et sa traduction d'*Othello,* — il a excellé partout.

Mais il est autre chose que poète et qu'homme de lettres. Il y a une philosophie à la base de cette poésie et au cœur qui fait mouvoir cette plume. Philosophie si profonde qu'elle n'a guère été comprise de la postérité. Car il est aisé de l'étiqueter « pessimisme » ; mais c'est là un mot qui ne nous explique pas grand'chose. Il y a presque autant d'espèces de pessimisme qu'il y a de pessimistes ; et ce serait le cas de se souvenir, avec un médecin célèbre, qu'il n'y a pas de maladies, qu'il n'y a que des malades, chaque malade constituant un cas spécial et, en quelque façon, nouveau. Le pessimisme jaillit en nous de sources si diverses et s'épand en flots d'une variété si innombrable ! Le pessimisme de Vigny est de ton si âcre que les nietzschéens ces années-ci ont prétendu le tirer à eux et que d'autres ont essayé de ne pas croire à la

[1] Sur Vigny, voir d'abord l'ouvrage du regretté Léon Séché, en 2 vol. in-12 de 510 et 430 p., avec portraits, dessins et autographes, 7 f., Paris, *Mercure de France*, 1913 : ouvrage capital, qui, grâce à la quantité de documents inédits découverts par M. Séché, renouvelle l'histoire du poète et éclaire de jours précieux sa psychologie ; — l'excellente monographie par où M. Calvet inaugurait chez Beauchesne, en 1914 (in-8 écu de 296 p., 2 f. 50) une nouvelle collection (interrompue par la guerre) de *Portraits littéraires* ou *Bibliothèque française et catholique ;* — série de conférences données par Jean Aicard en 1914 sous les auspices de la *Revue hebdomadaire ;* — travail de M. André Beaunier dans *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1914 (à propos de la publication du IIIe et dernier vol. d'Ernest Dupuy sur Vigny) ; — correspondance inédite de Vigny, publiée dans *Revue Bleue,* 31 janvier, 7, 14, 21, 28 février 1914 ; — article du P. Lagrange, « A propos de *Daphné* », dans *Correspondant* du 10 mars 1914 ; — A. Auzoux, *Vigny et l'amiral Collingwood* (l' « homme de mer » qui domine tout le VIe chapitre de la *Canne de jonc,* le second de Nelson à Trafalgar, † 1810), dans *Revue des Etudes historiques,* janvier-mars 1920.

Chaque année, nos Facultés des Lettres en France dressent la liste des auteurs à étudier et expliquer pour les diverses licences classiques : pour les siècles antérieurs au XIXe, la liste des classiques est arrêtée ; pour le XIXe, les listes sont très divergentes, très panachées. En 1917-1918, c'est Hugo qui arrive bon premier (sur 17 Facultés, 13 l'inscrivent au programme ; les 4 qui ont oublié « le grand-père » sont Bordeaux, Clermont, Nancy, Poitiers) ; mais ensuite c'est Vigny, avec 8 nominations ; Chateaubriand, 7 ; Musset et Lamartine, chacun 5 ; Taine, 4 ; G. Sand, 3 ; Flaubert et Leconte de Lisle, chacun 2.

sincérité de son retour à Dieu. Je crois qu'il n'a jamais été si résolument loin de Dieu que le laisserait entendre la rigidité de certaines formules où il s'est appliqué à concentrer le bouillonnement d'une bile surtout cérébrale. On se le représente souvent dans une attitude de Titan qui se dresse impassible et sauvage contre Dieu et contre l'humanité : il fut beaucoup plus homme que cela.

II. — Il était né, le 27 mars 1797, à Loches en Touraine (où d'ailleurs il n'a fait que naître et que oncques depuis il n'a revue). Il était de bonne souche nobiliaire beauceronne : famille de soldats par son père, famille de marins par sa mère (cousine de Bougainville). Son père, officier de l'armée royale, blessé à la Guerre de Sept ans et impotent depuis lors, avait épousé en 1790, à cinquante-trois ans, une demoiselle plus jeune de vingt ans que lui : dix-huit mois après son mariage, une paralysie lui enlevait l'usage des deux jambes et d'un bras. Aussi n'est-il pas surprenant que les trois premiers enfants aient été emportés coup sur coup, rachitiques, dès le berceau ; le quatrième seul, Alfred, a vécu.

Le père était voltairien ; la mère, chrétienne, avec des traditions de jansénisme et surtout une forte teinte de rousseauisme. Jansénisme et rousseauisme sont choses qui ne vont guère ensemble, en bonne logique abstraite. Mais, dans les cervelles de ce temps-là, tout s'amalgamait en un pêle-mêle merveilleux. Ce sont les jansénistes, — ou plutôt c'est le parti janséniste (car, tout le long du XVIIIe siècle ils nous apparaissent organisés beaucoup plus en parti politique qu'en secte dogmatique), — c'est le parti janséniste donc qui a fait la Révolution, et c'est Rousseau qui a été son maître. Mme de Vigny mère, dénoncée sous la Terreur, a protesté hautement de son attachement à la Révolution : — « J'ai toujours vécu dans la retraite par devoir et par goût, écrit-elle au représentant du peuple en mission à Loches (août 1794, après la chute déjà de Robespierre) ; il n'est pas étonnant que je sois si peu connue ; mais loin d'éprouver cette aversion (dont on l'accuse vis-à-vis de la Révolution), *j'ai été révolutionnaire dès le principe, j'aimais les républiques jusqu'à l'enthousiasme et je n'ai certainement pas changé d'avis parce que la France s'en est donné une.* Personne n'y sera attaché de meilleure foi que moi lorsque j'y jouirai de tous mes droits naturels à l'égal des autres citoyens. »

Tous ces ennuis, et d'autres encore, la mort surtout de ses trois premiers enfants, étaient bien faits pour la dégoûter à tout jamais de Loches. Aussi, Alfred à peine sevré, elle vient s'installer à Paris qu'elle ne quittera plus (elle, † 1837 ; son mari, † 1816).

Les premiers souvenirs d'enfance du poète, — de sa toute première enfance, — ne sont pas gais. Chez ses parents, ou dans les salons où on le mène, ce qu'il voit, ce sont des aristocrates ruinés, des fils d'émigrés, des mécontents, mais qui n'ont pas tous la sereine résignation de son père ni la réserve janséniste de sa mère et qui bien au contraire ne savent que se répandre en sarcasmes amers contre la France nouvelle de l'aube du XIXe siècle. L'enfant écoute des propos désenchantés et méchants qui ne sont pas faits pour son âge :

> Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avaient beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées ; mais leurs chagrins me serraient le cœur... Quelquefois cela me donnait une sorte d'effroi religieux : tout ce siècle écrasé par la Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte !... L'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce.

On le met au collège ensuite, comme externe, dans une institution du faubourg St-Honoré. Là il est en contact avec de jeunes roturiers qui aiment leur temps et qui lui font payer cher ses bouderies :

> Les enfants du collège, dans notre détestable éducation qu'on nomme l'instruction publique, me disaient : Est-il vrai que tu es noble ? — Je disais : Oui, je le suis. — Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine. L'un d'eux essaya de me renverser... Je vis que les nobles étaient en France, comme les hommes de couleur en Amérique, poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au delà.

Que l'on suppute le grossissement que des impressions de ce genre prennent à travers une âme d'enfant maladif, gâté au foyer domestique, encore très « petite fille » ! Le contact brutal de ses camarades, loin de l'assouplir, ne pouvait que le fixer dans sa raideur. Il n'est pas dans sa manière d'accepter les répugnants corps à corps. Il s'isole ; il rumine son dépit ; il le cache à sa mère pour ne pas l'attrister ; il devient déjà « secret », déjà « distant » surtout, comme on dit aujourd'hui. Il se sent d'une autre espèce que les violents et les malappris qui le maltraitent. Il devient « sombre et pensif », dit-il lui-même. On pressent en lui, dès les années d'adolescence, l'aristocrate qui écrira un jour :

> Le *noble* et l'*ignoble* sont les deux noms qui distinguent le mieux, à mes yeux, les deux races d'hommes qui vivent sur la terre (*Journal*, p. 71) ;

le rêveur épris de solitude et de nuit :

> La solitude est sainte... ; elle est la source des inspirations (*Stello*, p. 288)... Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance rien ne peut nous la ravir (*Journal*, p. 91)... Je suis une sorte d'oiseau de nuit (Lettre à Mlle Maunoir, 9 févr. 1852)... Les heures de la nuit, quand elles sonnent, sont pour moi comme les voix douces de quelques tendres amies qui m'appellent et me disent, l'une après l'autre : Qu'as-tu ?... Ce sont les heures des Esprits, des Esprits légers, qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes et les font étinceler de clartés plus vives. Je sens que *je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent...* Il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel... *Il y a des heures néfastes :* telle est pour moi celle de *l'aube* humide, tant célébrée, qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui, *parce qu'elle éveille tous les cris de la foule,* pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble ines-

péré... La vie, c'est le calme adoré des heures noires qui me la rend (*Stello*, p. 110-1).

Nous voici loin de l'aurore aux doigts de rose ! Pour Vigny, l'aurore est toujours la « triste » aurore, « l'affreuse aurore », qui « vient nous faire mal aux yeux avec ses vieux doigts de rose et le linceul blanc qu'elle jette sur les montagnes » (lettres à Mme Lachaud, 1855 ; à Auguste Barbier, 1860).

Pathologie que tout cela ? Oh ! sans doute ; et d'une maladie qui a ses racines dans la faiblesse de la constitution physique, mais qui ne cessera de s'exacerber dans l'orgueil, dans le dépit, à travers les froissements de la vie.

Maladie qui n'eût pas été incurable ; mais il eût fallu, pour réagir là contre, une fermeté de foi et d'éducation chrétienne qui a manqué au poète, comme elle avait manqué à Lamennais (son ami de 1830), comme elle manqua à tant d'autres mélancoliques de ce temps-là.

Orgueil à qui était refusée même la joie de dominer par le prestige de la richesse :

Naître sans fortune est le plus grand des maux... Il n'y a dans le monde, à vrai dire, que deux sortes d'hommes, ceux qui ont et ceux qui gagnent... Pour moi, né dans la première de ces deux classes, il m'a fallu vivre comme la seconde, et le sentiment de cette destinée, qui ne devait pas être la mienne, me révoltait toujours intérieurement (*Journal*, p. 57, p. 228).

III. — La vie active l'aurait guéri peut-être, mais la vie active se dérobe à lui. A dix-sept ans, l'Empire tombé, il s'engage, avec titre de lieutenant, dans les mousquetaires rouges, dont il rêvait étant encore tout enfant, parce que seuls les gentilshommes y sont admis et qu'ils portent un beau costume. Mais le costume n'y fait rien : enfants la veille, ces adolescents se répandent maintenant en « banalités grossières » ; Vigny préfère « le grave et silencieux sourire des vieux capitaines. »

En mars 1815, le voici, à la suite de son roi fugitif, sur la grande route d'Artois et de Flandre, longue et triste. A Béthune, Louis XVIII licencie la compagnie ; et Vigny, pendant les Cent-Jours, est interné à Amiens. La seconde Restauration le fait capitaine dans la garde royale à pied. Et c'est tout. Les visions de gloire militaire s'évanouissent. L'annonce de l'expédition d'Espagne l'éclaire d'un rayon d'espérance ; mais on ne l'appelle pas à franchir la frontière : — « Les événements que je cherchais ne vinrent pas. Qu'y faire ? » dit-il avec une mélancolie toujours accrue. Il se marie en 1825 [1] et quitte définitivement l'armée en 1827. C'est la fin de son illusion militaire. Toute l'amertume de sa déception est encore cuisante, sept ans après, quand il écrit à son ami Brizeux :

Vint 1814. Me voilà mousquetaire à seize ans. *Ce n'est que cela !* me dis-je après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela !* j'ai dit ce mot-là, depuis, DE TOUTE CHOSE, et je l'ai dit trop tôt... Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites ; l'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité, me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux... Avec une indifférence cruelle, le gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans... J'étais donc bien déplacé dans l'armée.

Ce n'est que cela ! C'est le mot que se sont dit tous les Saints, un jour ou l'autre. C'est le mot de S. Ignace lisant les romans de chevalerie, ou de S. François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle d'Espagne. C'est le mot qui, sur des lèvres moins bouffies d'orgueil, se mue, par la grâce de Dieu, en cet autre : « *Quid hoc ad æternitatem ?* Faisons de l'éternel ! » Chez Vigny, il ne se mue en rien du tout ; il ne fait que se répéter : « J'ai dit ce mot-là, depuis, de toute chose », et, se répétant, sécréter dans ce cœur ulcéré une bile toujours plus âcre.

Enfance humiliée au collège... Jeunesse humiliée dans un service sans gloire... Vigny s'oriente vers la diplomatie (comme venait de faire Lamartine) : ce serait pour lui une grande fonction décorative et patriotique. Mais la Révolution de 1830 vient anéantir ses espérances. Il est d'abord très surpris qu'elle ait pu se faire sans lui ; et pour se venger du dédain du roi et des bourgeois, il assiste à leurs luttes en spectateur ironique qui fait le désintéressé :

Donc, en trois jours, ce vieux trône sapé ! j'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler nos idées par leurs mouvements d'instinct. Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. C'eût peut-être été dommage. Qui sait ce que je ferai ?

Couronnement de Louis-Philippe Ier. Cérémonie grave. — C'est un couronnement protestant. — Il convient à un pouvoir qui n'a plus rien de mystique, dit le *Globe*. J'y trouve le défaut radical que le trône ne s'appuie ni sur l'appel au peuple, ni sur le droit de légitimité ; il est sans appui...

En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. Ma tête seule jugera dorénavant et avec sévérité. Hélas ! La Fortune en jetant ses dés n'avait pas encore amené la royauté démocratique. Nous allons voir ce que c'est (*Journal*, p. 50-2).

Débarrassé ainsi des « gênantes superstitions politiques » et constatant « l'invincible nécessité » qui emporte le monde moderne « vers une démocratie universelle », il se tourne vers la question sociale [1]. Il croit, avec Lamennais, que la parole est

[1] Il eût voulu épouser Delphine Gay ; et c'eût été, des deux côtés, un mariage d'amour, et probablement fécond en heureux résultats. Mais sa mère s'y opposa, prétextant l'absence de fortune chez les Gay. Vigny épousa une Anglaise rencontrée à Pau, Lydia Bunbury. Celle-ci était riche... d'espérances ; mais son père, en apprenant son mariage avec un Français, la déshérita. Elle était protestante, et resta protestante. Le mariage d'ailleurs ne fut pas béni à l'église catholique, mais seulement au temple protestant, à Pau. Elle ne donna pas d'enfants à son mari. Elle tomba de bonne heure malade et devint à peu près infirme. Vigny mit son point d'honneur à la soigner et à la distraire ; mais ce n'était point par amour, au moins au début. Car elle était peu aimable, aussi égoïste que flegmatique ; et Vigny lui fit des infidélités dont la plus retentissante fut sa longue (1831-1835) et scandaleuse liaison avec Marie Dorval, la plus débraillée des actrices. — Mme Alfred de Vigny mourut en décembre 1862, un peu moins d'un an donc avant son mari.

[1] Et la littérature, demandez-vous, ne lui suffisait-elle donc pas ? Est-ce qu'elle a jamais suffi à personne ? Elle ne suffisait pas non plus à Lamartine, à la même date, ni à Hugo, ni à Villemain, ni à Guizot, ni à Cousin, ni à tant d'autres. Vigny fut une des grandes muses du premier Romantisme (il a débuté dans la poésie dès 1820, au *Conservateur littéraire*), un des fervents du Cénacle. Trop fervent peut-être. Il rêva d'être le rénovateur du théâtre français ; et voici que Hugo lui usurpe sa place, usurpe toutes les places. Qu'est-ce que le

aux peuples ; il collabore à l'*Avenir*. Lamennais, sans le convertir entièrement à son système, lui fait sentir dans le problème social le fond vivant de tous les problèmes politiques : — « L'amélioration de la classe la plus nombreuse, écrit Vigny en 1832, et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle. »

Mais Lamennais est condamné à Rome (1832-1834) ; et Vigny, qui, sans se rendre un compte très clair de ses idées religieuses, ne veut pas cependant d'une rupture crue, Vigny renonce, pour le moment, à ses visées de pasteur des peuples. On prétend qu'alors, sous l'influence de M^elle^ Maunoir, une fervente Genevoise d'origine semi-anglaise dont il a fait la connaissance par sa femme, il aurait songé à se tourner vers Genève et le calvinisme : ce ne fut en tous cas qu'une tentation de brève durée ; et il répondra, à quelques années de là, par de nobles fins de non-recevoir aux avances de l'illustre pasteur genevois Bungener († 1874, un autre ami de Melle Maunoir).

Toutefois le démocrate que 1830 a éveillé en lui et dont il a dû comprimer ensuite les élans, ne mourra pas dans son âme : en 1848, il proclamera « le mâle gouvernement » de la République le plus beau de tous les gouvernements, « celui de tous par chacun et de chacun par tous » ; il dira ses sympathies « à la belle et jeune République américaine » ; il posera (en Charente) sa candidature à la Constituante (voir sa longue et dithyrambique profession de foi dans Séché, t. I, p. 384-7), candidature démocratique et « d'avenir », mais où se révélait de façon piquante l'aristocrate distant qui ne voulait point aller demander leurs voix aux électeurs et n'entendait leur faire visite qu'après que leur arrêt aurait été rendu : — « Dans ma pensée le peuple est *un souverain juge* qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire » : ah ! le bon billet !... Inutile d'ajouter qu'il échoua [1]. Mais son échec ne l'a pas rebuté ; et il ne cessera de tenter autour de lui l'éducation du suffrage universel, de prêcher à ses paysans la nécessité de l'instruction pour tous et de l'école gratuite « quand on veut régner et gouverner dans son pays ». Rallié à l'Empire, par raison de salut public et sans enthousiasme (et sans que la ferveur de son amitié pour Lamartine en ait été altérée), il a rêvé même de faire l'éducation du prince impérial, pour former une âme de choix au maniement des hommes.

IV. — Utopies sans doute que ces velléités d'action politique et sociale. Utopies qui ne tenaient pas devant le moindre contact des réalités. Lui-même, après un bel acquiescement au « mouvement démocratique des esprits », recula vite, dédaigneux et inquiet, flétrissant ce « niveau qu'on nomme égalité », et cette « démocratie égalitaire, ensevelissant tout sous ses petits grains de sable amoncelés » :

> Toute démocratie est un désert de sables.

Le « cauchemar des prolétaires » devient un des derniers cauchemars de sa vie.

Et ce rapide désabusement témoigne sans doute de l'absence de toute doctrine directive dans ce noble esprit ; mais tout de même ses enthousiasmes d'un jour avaient leur source dans cette « pitié sans bornes, dit-il, que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et à cause du désir que je me sens de leur tendre la main, de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. »

Par où l'on voit que sa tour d'ivoire n'était point inaccessible au gémissement des souffrances humaines ; qu'il s'intéressait à l'humanité bien plus qu'il ne le voulait paraître ; que dans son égoïsme isolé il y avait de la pose ; et qu'il était meilleur enfin qu'il ne le disait en poésie.

Meilleur pour l'humanité. — Et meilleur aussi

succès relatif de *Chatterton* (1835) parmi le fracas étourdissant de la Muse dramatique de Hugo ? Qu'est devenue la tendre cordialité du premier Cénacle ? Le Cénacle se disperse vite ; tous ces poètes, frères hier, sont maintenant séparés par des abîmes d'orgueil et de jalousie. Vigny termine brusquement, pour le public, sa carrière littéraire en 1835, après *Chatterton* et *Servitude et grandeur militaire,* et se retire en son manoir du Maine-Giraud, en Charente, où d'ailleurs l'appelait la santé de sa femme. Les quelques poésies qu'il écrira dans sa retraite ne verront le jour qu'après sa mort.

Malgré son dégoût des coteries parisiennes, il se présentera encore à l'Académie ; mais ce n'est pas l'histoire de ses candidatures académiques qui le réconciliera avec le monde des gens de lettres. A deux reprises (1842 et 1844), l'Académie l'élimine et lui préfère, une première fois Patin, et la seconde fois Sainte-Beuve ; elle met les critiques au-dessus du créateur. Il se présente une troisième fois à la mort d'Etienne (1845), non sans faire entendre que l'Académie s'honorera en le recevant, ce qui est vrai sans doute, mais ce qui serait mieux à sa place sur d'autres lèvres que sur les siennes. L'Académie l'élit, mais non sans infliger au candidat, au cours de ses visites officielles, de féroces brimades qui lui rappellent ses années de collège ; et le jour de la réception, Molé le malmène avec une impertinence qui est peut-être unique dans l'histoire de ces séances si fertiles pourtant en impertinences : sur quoi Sainte-Beuve, ennemi irréconciliable, écrit : — « M. de Vigny avait l'air, sous les épigrammes de M. Molé, d'un archange qui boit du vinaigre. » Petites misères, dont un autre eût pris son parti ; Vigny, jamais. Le souvenir de cette brimade empoisonna le reste de sa vie : il y pensait souvent, et chaque fois avec un étonnement nouveau, comme à une de ces injustices du sort dont il est impossible de deviner les causes.

Sur la dispersion de toutes ces amitiés poétiques du premier Romantisme, voir ce témoignage de Victor de Laprade, débarqué tout naïf de sa province à Paris en 1843, à trente-et-un ans (lettres publiées dans *Revue Bleue,* 25 oct. et 1er nov. 1913) : — « Ce qui est le plus navrant à voir dans ce malheureux pays, c'est que l'amitié est impossible ; pas une de ces belles unions de poètes ne subsiste. Le Cénacle est dispersé, presque dans la haine. Hugo, Vigny, Sainte-Beuve sont tous les uns envers les autres dans un état de brouillerie polie. De tous côtés les gens se tirent à boulets rouges les uns sur les autres. Il est incontestablement bon de ne pas vivre à Paris. »

Il y a bien Chateaubriand († 1848), et Laprade est arrivé à Paris tout débordant de ses enthousiasmes de jeunesse pour le père de *René*. Mais, dès qu'il l'a vu, quelle désillusion ! — « Chateaubriand a renfoncé en moi toute sympathie, malgré ce que son accueil a eu de personnellement bienveillant pour moi. Je l'ai trouvé très grand, colossal, épique, mais c'est l'égoïsme grandi jusqu'au Titan. Il n'a plus qu'une idée, un refrain éternel, qui répond à tout, qui lui tient lieu d'avis sur toute chose : ce refrain, c'est : tout est mort, la poésie est morte, la gloire est morte, la patrie est morte, la liberté est morte, l'humanité est morte, la *terre même* (littéral) est morte ; tout est fini ; il ne reste plus au genre humain qu'à se couvrir de son linceul. Il est d'une superbe éloquence en disant tout cela, et il est certainement très beau de voir ce grand vieillard qui croit que toute la création va descendre dans la tombe avec lui, mais enfin c'est faux ; pour grand que soit Chateaubriand, le soleil lui survivra, et la poésie aussi. Il y a, du reste, du vrai dans ses lamentations : je crois au sommeil, mais pas à la mort... »

[1] D'autres poètes encore briguaient les suffrages populaires : Ponsard en Dauphiné, Victor de Laprade dans le Forez. Ils échouèrent avec un ensemble amusant. Ponsard et Laprade se représentèrent encore l'année suivante pour les élections à la Législative (mais non plus Vigny cette fois), et sans plus de succès. Et Lamartine lui-même, après quelques mois d'emballement populaire, était vite rentré dans un oubli définitif.

pour Dieu. En poésie, et dans ses méditations solitaires, il a distillé, goutte à goutte, de farouches blasphèmes. Peu s'en est fallu qu'il n'ait formulé, lui aussi : « Dieu, c'est le mal. » Il se sent seul. Les hommes, autour de lui, sont indifférents ou hostiles ; la nature, elle est froide, impassible, dédaigneusement belle [1] ; les cieux, immenses et déserts : Dieu, s'il existe, muet, aveugle et sourd au cri des créatures. Le Père éternel, le Dieu consolateur, n'est pas : s'il y a un jour du jugement, ce sera le jour où Dieu viendra *se justifier* devant ceux qu'il a voués au mal par la loi de la vie (ce mot, dans la pensée de Vigny, est un blasphème, puisqu'il fait comparaître Dieu comme un vulgaire accusé devant ses créatures ; mais, au fond, il est vrai que le jugement dernier sera la « justification » de Dieu, la glorification définitive de la justice de Dieu). — « Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. » Tout ce qui est, souffre ; tout ce qui est supérieur souffre supérieurement : le génie, qu'il s'appelle Moïse ou Chatterton, a un privilège de souffrance. ... Que faire donc ? Rien... « Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance... L'espérance est encore la plus grande de toutes nos folies..., la source de toutes nos lâchetés... — Il faut surtout anéantir l'espérance au cœur de l'homme... Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproche au ciel, est la sagesse même ». Jésus a espéré ; il a prié ; et son Père ne lui a rien répondu : au Jardin sacré des Ecritures, dans le bois sans clartés, Jésus n'a vu briller que « la torche de Judas » :

> Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
> Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
> Le juste opposera le dédain à l'absence
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité.
> *(Le Mont des Oliviers,* 2 avril 1862).

> Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse...
> Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
> Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
> Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
> Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.
> *(La Mort du Loup,* 1843).

Tout cela est horrible [2]. Mais ce n'est pas le fond de l'âme de Vigny. Ce n'en est que la superficie, le bouillonnement d'une écume qu'il est tourmenté d'un besoin morbide d'épandre au dehors. Il y a de ces âmes malades (surtout chez les femmes : mais il faut se souvenir que Vigny est né malade, avec un tempérament de « petite fille, » et qu'il n'a pas retrouvé un complet équilibre), il y a de ces âmes malades qui périodiquement sont ainsi en proie à une manie quasi-nécessitante d'expectorer des horreurs, qui prennent un cruel et douloureux plaisir à se torturer elles-mêmes, à agiter convulsivement leur bile, à retourner le fer dans des plaies souvent imaginaires et qui, *in praxi,* seraient au désespoir de se voir prises au mot.

Et je crois que c'est le cas de Vigny. Ces horreurs, il les a écrites ; mais il n'a eu garde de les publier. Evidemment il n'a plus la foi. A quel moment l'a-t-il perdue ? Nous ne savons pas. L'a-t-il jamais eue très ferme ? C'est douteux. Quand il a quitté la maison paternelle pour l'armée, à dix-huit ans, sa mère lui a remis une *Imitation de Jésus-Christ,* avec cette simple dédicace : « A Alfred, son unique amie », et un cahier d'Instructions où elle a fait passer tout son cœur de mère inquiète (publié dans *Sillon* des 10 et 25 janvier 1905), lui recommandant de garder la foi de son enfance, et, s'il venait à ne plus croire, de s'attacher quand même à la morale chrétienne, parce que c'est la morale la plus raisonnable...

[1] Tandis que Lamartine, optimiste toujours, roucoulait :

> Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime :
> Plonge-toi dans son sein, qu'elle t'ouvre toujours.
> Quand tout change pour toi, la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours,
> *(Premières Méditations, Le Vallon),*

Vigny, farouche, ne voit dans la nature qu'une « décoration dont la durée est insolente ». C'est précisément ce soleil toujours « le même » qu'il ne peut voir se lever sans colère. La nature, impudemment éternelle, « rajeunit sur les tombes de ceux qu'on aime. Partout la nature stupide nous insulte » ; elle nous crie :

> On me dit une mère, et je suis une tombe.
> Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
> Mon printemps ne sent pas vos adorations...
> Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
> Je sens passer sur moi la comédie humaine
> Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.
> Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
> A côté des fourmis les populations...
> *(La Maison du Berger).*

[2] C'est dans ce ton de révolte qu'est surtout le romantisme de Vigny, comme l'expose judicieusement M. Aicard :

« Le romantisme d'Alfred de Vigny, dit-il, n'est pas dans l'éclat extérieur, dans le fracas verbal aimé de Hugo, qui se plaît, Titan rival des dieux, à faire retentir des coups de tonnerre et flamboyer des éclairs.

« Le romantisme d'Alfred de Vigny est dans sa tristesse au seuil des régions sacrées, dans l'audace mélancolique avec laquelle il y pénètre et affronte les dieux inconnus. Son romantisme est une révolte austère, laconique.

« Le classicisme n'est, en dernière analyse, que la soumission de l'esprit à toutes les règles consacrées par la durée ; c'est l'acceptation de la vie sociale telle qu'on la trouve organisée aux époques de pouvoir absolu ; c'est la soumission aux lois morales révélées et gardées par les religions. Le classicisme, c'est la mise en ordre sévère des idées ; ce sont les idées enfermées par la raison dans des barrières au-delà desquelles la rêverie et l'intuition commencent et voient s'ouvrir un champ illimité, redoutable, où, si elles ne se surveillent pas, les imaginations s'affolent...

« Par la fermeté sobre de la composition, de Vigny poète est un classique (comme l'est Hugo dans *la Conscience* ou dans le *Booz endormi),* — et il est romantique parce que, dans les éléments dont il forme son vers et son poème, il a le don de laisser entrer de l'indéterminé sensible, je ne sais quoi de fluide, de plus grand que lui-même, et qui flotte autour de ce qu'il écrit comme le rayonnement astral des théosophes, lueur d'un autre monde, double le corps d'un homme et le fait rayonner à l'infini. Son œuvre exsude une lumière diffuse... »

M. Aicard s'amuse à proposer cette énigme piquante : de qui sont les douze vers que voici ?

> La terre était riante et dans sa fleur première ;
> Le jour avait encor cette même lumière
> Qui du ciel embelli couronna les hauteurs
> Quand Dieu la fit tomber de ses doigts créateurs...
> Rien n'avait dans sa forme altéré la nature...
> Tout suivait sa loi douce et son premier penchant...
> La prière semblait à la clarté mêlée ;
> Et sur cette nature encore immaculée
> Qui du Verbe éternel avait gardé l'accent,
> Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
> Le matin, murmurant une sainte parole,
> Souriait, — et l'aurore était une auréole...

De qui ? Vigny ou Hugo ?

Les six premiers sont de Vigny *(le Déluge) ;* les six autres, de Hugo *(le Sacre de la femme).*

A qui attribuerons-nous encore, par exemple, le distique suivant ?

> Et la beauté du monde attestait son enfance,
> Et rien n'était petit quoique tout fût enfant.

Le premier de ces deux vers est de Vigny ; le second, de Hugo. Le premier a été écrit en 1823 ; le second est de la *Légende des siècles, Ire Série,* publiée en 1859.

Qu'a-t-il fait de ces conseils maternels ? Il est sûr que toute sa vie il a gardé le goût des méditations religieuses. Il a lu l'*Imitation* de sa mère ; il la sait par cœur, écrit-il à Mme Lachaud. Il l'entend mal sans doute ; il l'entend en pessimiste, c.-à.d. en janséniste. Car, — et c'est là une des découvertes les plus intéressantes de Léon Séché, — il y a du jansénisme à la base de son pessimisme. Il y a autre chose sans doute ; et son tempérament maladif, sa vanité, ses déboires, ses désillusions eussent suffi à faire de lui un pessimiste. Mais il y a un abîme entre le pessimisme vague et languissant de *René* ou le pessimisme, inapte à la vie, de *Werther*, et le pessimisme stoïque de Vigny, qui regarde le mal bien en face et qui, ne pouvant dominer le sort ni dompter la nature ni trouver une consolation dans l'amour dont il s'est leurré, se croise fièrement les bras, souffre sans crier, cache sa vie et meurt en silence. Entre ce pessimisme-là et le jansénisme, qu'on a pu définir un pessimisme chrétien, l'air de ressemblance est frappant.

Où Vigny avait-il puisé son jansénisme ? Sa mère d'abord, nous l'avons dit, en était fortement teintée. Son grand-oncle maternel aussi, mort chanoine-doyen de la collégiale de St-Ours à Loches. La bibliothèque de cet oncle, riche d'ouvrages jansénistes, est tombée ensuite aux mains de Vigny ; et il l'a lue. Il s'en est nourri ; et le problème de la grâce, non moins que le problème du mal et de la destinée, a été sa hantise. M. Séché a trouvé, dans ses notes inédites, des phrases singulièrement révélatrices. Ceci par exemple : — « La grâce nécessitante est tout simplement l'enchaînement inévitable des choses, des décrets éternels et des événements ou Fatalité. On ne peut jamais s'y soustraire. » — Ceci encore : — « S. Augustin défendit la grâce contre Pélage, mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre. C'est que les deux sont en nous. Nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime, mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas ? » (la théorie de l'inaction, si chère à Saint-Cyran et à tout Port-Royal). — Et ceci : — « Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres. »

Et c'est pourquoi, en dépit de ses blasphèmes, on ne peut pas dire qu'il ait jamais été athée, ni même antichrétien résolu. Ses blasphèmes sont de la littérature : ce n'est pas là que bat son cœur. Son jansénisme a certainement contribué à le détourner de la foi : âme très tendre, il devait se détacher d'une religion dont le Dieu lui paraissait injuste et cruel ; et c'est ce que fait un jour ou l'autre tout janséniste qui réfléchit et qui veut être conséquent. Mais il y eut peut-être aussi, à son jansénisme, « ce profit, dit le P. Lagrange (p. 928), que Vigny regarda toujours le christianisme comme une chose très sérieuse, une arche sainte à laquelle personne n'a le droit de toucher. Jamais il ne reconnut les prétentions de la philosophie à corriger la religion ou, sous couleur de réforme, à créer une religion nouvelle. Toute sa vie il sollicita de Dieu une révélation sur son œuvre, et s'il blasphéma, ce fut parce qu'il *ne sut pas* entendre sa voix [1]. »

Et s'il s'irrita si fort de ne pas l'entendre, cette voix, c'est parce qu'il l'aimait, et qu'il sentait douloureusement le bonheur de ceux qui l'entendaient. Il eut des amies très dévouées et très pieuses, au premier rang Mme Ancelot et sa fille Louise [2] (on a même pu dire qu'il est peut-être le seul des grands poètes romantiques qui ait compris les jeunes filles et ait entretenu toute sa vie un commerce de lettres avec elles). Même cette Mlle Maunoir, calviniste mais profondément convaincue, et cette Augusta Holmès, la célèbre artiste, protestante aussi mais dont le P. Sertillanges recevra l'abjuration en 1900, ont exercé sur lui une influence heureuse. Il sait que chez beaucoup d'âmes les « douleurs inévitables de la vie » trouvent dans une foi « *souveraine* » leur adoucissement. Il admire et « il aime le spectacle de cette foi. » Il souhaite que cette « céleste illusion reste dans les contrées qui l'ont cultivée comme une fleur sacrée. » Il sait qu'il n'y a pas, pour la morale, d'autre base que la religion, et quel supplice c'est pour lui que de douter de la religion et de sa morale [3]. Aussi, comme il « désire que Dieu soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix ! » Il « tombe à genoux » devant le Christ, dont l'histoire « dépasse les bornes des plus grands sacrifices. » Il salue sa religion « la plus pure de toutes. » Il estime ses prêtres, qui « vivent au moins dans les plus hautes régions de la pensée. » Il blâme le pasteur Bungener de réveiller les vieilles rancunes du temps des Dragonnades ; il lui montre « la Divinité même menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois, » et l'invite à comprendre (lettre du 10 août 1852) que « ce n'est pas trop de toute l'armée du Christ pour faire face à la barbarie intérieure qui, de tous côtés, est sortie de ses ténèbres. »

Et sa méditation du 22 décembre 1837 devant le cercueil de sa mère :

Mon Dieu ! mon Dieu ! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie ? mon Dieu, m'avez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle *pour me rendre à vous plus entièrement* ? Avez-vous

[1] De même M. J. Aicard (conférence du 27 mars 1914) :
« Le blasphème n'est souvent que le tribut d'un vaincu, frémissant d'avoir à subir un vainqueur voilé. A toute heure de son existence, de Vigny a vénéré le mystère, et sa volonté de souffrir en silence ne refoulait pas longtemps le pathétique appel qu'il formulait sans cesse dans le secret de son cœur. »

[2] Celle-ci, née en 1825, épouse ensuite de Me Lachaud le célèbre avocat, † 1887. Elle fut l'aïeule de M. Marc Sangnier. Elle est morte en odeur de sainteté. M. Séché parle de sa vie écrite par son fils Georges en 1888 (sous ce titre : *Histoire d'une Ame)* et qui n'est pas dans le commerce. Mais depuis, une autre vie, et excellente, a été donnée par M. l'abbé Moniquet, sous ce titre : *La Servante de Dieu Madame Lachaud, née Louise-Edmée Ancelot*, Paris 1906, libr. des Saints-Pères, in-8 de 636 p., avec portrait, 7 f. 50. M. Moniquet a consacré des chapitres émus au tableau des vertus de la Servante de Dieu ; un chapitre final (p. 602-617) étudie les « Faits surnaturels. »

[3] « Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cents milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament. » *(Journal*, p. 54).

donc permis que la mort attendît mon retour ? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre ?

Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu ? Soutenez-moi dans cet espoir ; que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente...

...Donnez-moi, ô mon Dieu ! la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur ; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges et que, par vous, à sa prière je puis être pardonné de mes fautes !

On pourrait ainsi extraire, de ce que Vigny a laissé, une double anthologie contradictoire, un diptyque dont le panneau de gauche aurait été écrit par le lugubre personnage qu'il a baptisé « le Docteur Noir, » et l'autre, le panneau de droite, par le radieux Stello. Je crois que nos lecteurs ont vu, d'après ce qui vient d'être dit, de quel côté du diptyque était la vérité, le fond authentique de son âme... On priait beaucoup pour lui. On songeait à sa conversion, de façon discrète. Une tentative, plus indiscrète, fut faite par le P. Gratry, dont il goûtait énormément les *Sources ;* mais le P. Gratry était trop peu psychologue pour se mesurer avec un Vigny (automne et hiver de 1861-1862 ; (voir le détail de ces entrevues dans Séché, t. I, p. 472-485). L'évêque d'Orléans, l'archevêque de Paris, d'autres prêtres encore lui avaient rendu visite. Il se raidissait plutôt contre ce qui lui semblait des entreprises sur le domaine réservé de son âme ; et il savait que sa femme, protestante (qui ne mourra qu'en décembre 1862), regardait « toute conversation sur les croyances religieuses » comme « un reproche fait à la sienne » et que « les entretiens mystérieux sur les confesseurs et l'accès qu'il serait bon de leur rendre possible lui apportaient une épouvante inexprimable dont j'espère la prévenir (ma femme) à l'avenir » (lettre à M^me^ de Saint-Maur, 4 octobre 1862 ; Séché, I, p. 470). De cette année 1862, qui fut l'avant-dernière de sa vie, nous avons une lettre (sans autre date précise) qui marque bien son état d'âme : elle est adressée à sa meilleure amie, M^me^ Lachaud (Louise Ancelot) ; il l'aime, il aime sa foi, mais n'en est pas encore à se rendre : il discute, et affecte de sembler ne pas comprendre qu'on ne discute point :

...Pour vous, qui, à la rigueur, auriez le droit d'être moins enfant, vous l'êtes au moins autant, et vous employez tout ce que vous avez de forces à demeurer pour toujours enfermée dans la naïveté du couvent. Vous fermez vos yeux et vos oreilles, et vous tâchez de vous cloîtrer dans le rêve charmant de votre cœur de jeune mère. Vous voyez clairement une chaste divinité qui se penche pour vous écouter et qui veille à la manière prudente dont le cheval de votre fils s'est abattu. Vous êtes même, ce me semble, assez familière avec elle et vous m'écrivez qu'elle s'est bien acquittée de sa mission. Vraiment ? Vous êtes contente d'elle ? Ainsi elle n'a fait que son devoir strictement...

...Je ne répondrai sérieusement à rien ; je ne voudrais pas effeuiller une seule de vos illusions, ni seulement l'effleurer et la faner. Les illusions qui fortifient la bonté et la patience sont des fleurs qui ne peuvent être trop soigneusement arrosées et conservées. Tous vos vœux me sont doux à entendre de votre bouche parce qu'ils ressemblent à cette affection de votre enfance pour moi que je crois très véritable. Quand vous reviendrez, j'irai vous voir le soir, chère idolâtre ! et vous me répéterez tout ce qui vous plaira et tout ce que vous vous rappellerez de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je pourrai même vous souffler, car je la sais par cœur depuis mon enfance, et j'ai une mémoire presque infaillible... Mais je vous en avertis, prenez garde de me forcer à laisser tomber sur vos litanies quelques grands coups de raison pareils aux coups d'épée de Roland, qui fendaient un homme et son cheval de la tête aux pieds... J'ai ainsi fait voir du pays à des abbés, et même à des abbesses. J'évite avec vous ces petits duels de controverse, de peur de vous faire du mal sans le vouloir et malgré moi, emporté par les mouvements irrésistibles d'une farouche sincérité, que jamais ni l'éducation sévère que vous savez, ni l'armée, ni le monde n'ont pu arrêter lorsqu'elle veut éclater. Mes réflexions mêmes n'y réussissent pas, et ensuite ma mémoire se lève, me suit, monte en croupe et galope avec moi, et fait d'un mot un reproche et presque un remords, si elle me dit qu'il a pu affliger.

V. — Les premiers jours de septembre 1863, il devint évident que le poète déclinait et que la mort ne pouvait être loin. Une amie (M^lle^ d'Orville) mande le curé de Notre-Dame de Bercy (Paris), M. Vidal, saint prêtre que Mgr Darboy donnait comme modèle à son clergé pour avoir su concilier le zèle et l'activité dans le ministère paroissial avec le travail intellectuel. M. Vidal connaissait Vigny depuis longtemps (depuis une vingtaine d'années probablement) ; et plusieurs fois déjà il lui avait parlé de songer à la confession avant de paraître devant Dieu. Mais, « sans jamais me repousser, écrit le prêtre, il m'avait seulement témoigné le désir d'attendre encore pour accomplir cette action. » M. Vidal, mandé par M^lle^ d'Orville, vient aussitôt, mais « comme par hasard, » écrit M^lle^ d'Orville, et pour prendre des nouvelles, puis revient les lendemains, disant qu'il va partir pour un assez long voyage et qu'il ne veut pas se mettre en route sans lui donner l'absolution. Vigny ôte son bonnet et se confesse, « extrêmement recueilli... Cet acte suprême fit sur lui la plus grande impression, écrit M. Vidal ; il me prit la main, m'attira à lui, et m'embrassa en me disant avec une effusion de cœur inexprimable : *Ah ! quelle bonne action vous venez de faire !* — Je n'oublierai jamais cette parole et le ton dont elle fut prononcée. »

Quelques jours après, Vigny s'alitait pour ne plus se relever. M. Vidal, avant de partir, avait donné ses instructions : il ne serait pas opportun de proposer la visite d'un autre prêtre, ce qui pourrait surprendre et heurter le malade ; seulement, quand on verrait le moment venu, on lui ferait donner l'Extrême-Onction par la paroisse. — Ce qui fut fait. Toute la nuit qui précéda sa mort, Vigny parla, aux deux bonnes qui le veillaient, de diverses choses, souffrant beaucoup et leur disant : — « Priez pour moi ; oh ! priez Dieu pour moi ! » C'étaient deux sœurs, deux protestantes, mais qui en cette occasion se conduisirent comme des catholiques zélées. Sur le matin, il ne put plus parler. Ces deux braves filles alors courent chercher le prêtre, qui administre l'Ex-

trême-Onction au malade : — « Pauvre M. de Vigny ! écrit Mlle d'Orville : il gémissait, il avait les yeux fermés ; il relevait et laissait retomber ses bras, comme quelqu'un qui souffre bien ou qui est accablé de douleur, et elles croyaient qu'il n'avait plus de connaissance, en quoi je pense qu'elles se trompaient, au moins en partie. Elles ont dit aussi qu'elles avaient cru comprendre que ses dernières paroles avaient été pour demander un prêtre... Après l'Extrême-Onction, il gémit encore quelque temps, il fit plusieurs exclamations de douleur : les ombres de la mort étaient sur son visage. »

C'était le 17 septembre 1863. Tous ces détails nous sont donnés par des lettres 1o de M. Vidal au P. Langlois, et 2o de Mlle d'Orville à Mme du Pré de Saint-Maur (cousine par alliance de Vigny) (Séché, I, p. 493-502). Vigny avait pris pour exécuteur testamentaire le poète juif Louis Ratisbonne (qui publiera en effet les *Destinées*, poèmes philosophiques, en 1864, et le *Journal d'un poète* en 1867). Aux funérailles de Vigny, ce « brave Juif » se permit « de faire de grands reproches à Sophie (la bonne, protestante) sur ce qu'un prêtre avait été appelé, disant que c'était contre la volonté de M. de Vigny et qu'il le dirait lui-même s'il pouvait encore parler. Sophie, courroucée, lui a répondu admirablement à ce qu'il paraît, et lui aurait si bien tenu tête qu'il aurait dû finir le débat ; mais pas du tout, il l'a continué avec M. de Pierres, qui est intervenu, dit-on, de la manière la plus parfaite... » Ces « braves Juifs ! » ils ne veulent pas du salut pour eux, — ni pour les autres ! — M. Vidal note encore que, les derniers jours de sa vie, Vigny fit plusieurs fois à sa bonne l'éloge des prêtres et qu'on pouvait voir dans ses conversations avec elle la pensée de la ramener à l'Eglise. Il lui dit un jour : — « On a beau dire, ce qu'il y a de bon dans la religion catholique, c'est que la confession empêche de faire beaucoup de mal. »

VI. — Une thèse a été présentée à la Sorbonne, le dernier hiver, pour le doctorat ès lettres, par M. Louis Hourticq, professeur à l'Ecole nationale des Beaux-Arts, sur **La Jeunesse de Titien** (in-8 de xv-316 p., illustré, 20 f., Paris, Hachette). Qui dit thèse, dit d'abord œuvre de précision. Mais, sous prétexte de précision, plusieurs nous avaient habitués, avant la guerre, à des œuvres du type germanique cher à feu Gabriel Monod. Il y a une précision qui est de l'ordre étroitement mathématique, exclusive de tout goût ; et il y a la précision de nos grands classiques, des grands maîtres en tout art, qui est œuvre de goût achevé. C'est celle-ci que ses juges de Sorbonne ont l'autre jour couronnée en M. Hourticq. M. Hourticq a étudié Titien, non point seulement dans les archives ou chez les critiques, mais avant tout dans son œuvre : « L'étude des tableaux, dit-il, est la ressource suprême des historiens de la peinture. » On sentait, à l'entendre, qu'il connaît dans les moindres détails l'œuvre entière de Titien (et celle aussi des peintres ses contemporains), comme d'autres possèdent leur Racine ou leur Virgile. C'est avec cette science, d'une précision absolue, unie au goût le plus pénétrant, qu'il a renouvelé son sujet.

Il intitule son livre : *Jeunesse de Titien*. C'est en somme tout Titien qu'il nous fait connaître. Il ne suit pas l'ordre chronologique des œuvres. Une biographie continue risquerait de fausser l'idée que nous devons nous faire de l'activité de l'artiste. Telle œuvre est apparue, c'est-à-dire, a quitté son atelier à telle date : qu'est-ce que cela prouve ? Nullement que ce soit à cette date qu'il faille rattacher la production même de l'œuvre. Souvent c'est une circonstance fortuite qui a fixé la date de cette apparition : il y avait des années que l'artiste l'avait composée et ne cessait de la retoucher, sans songer à la produire. Toute sa vie Titien a pris, délaissé et repris ses panneaux suivant les circonstances ou le caprice de son inspiration. M. Hourticq fait porter son enquête à peu près exclusivement sur des peintures ; et quand on l'a lu, il se trouve que l'on connaît tout Titien, son œuvre et son âme. Et c'est une connaissance que l'on a faite de la façon la plus agréable qui soit : rarement la critique d'art a parlé une langue aussi distinguée et aussi simple tout ensemble, aussi claire et aussi lumineuse, aussi brillante et aussi captivante. Quand on tourne la dernière page, on a l'illusion d'avoir tout compris, tout pénétré, et d'être soi-même un parfait connaisseur d'art. Et c'est là une illusion que l'on est toujours si reconnaissant aux auteurs de nous donner !

De cette enquête nombre d'attributions de tableaux sortent modifiées, à commencer par ce célèbre *Concert champêtre* qui naguère accueillait le visiteur du Louvre à l'entrée du Salon Carré : attribué jusqu'aujourd'hui à Giorgione, c'est bien à Titien qu'il faut le restituer. Nous n'insistons pas sur ce point de vue spécial de l'œuvre de M. Hourticq : qu'il nous suffise de dire qu'il a reçu la pleine approbation de M. Emile Mâle, le grand maître aujourd'hui de l'histoire de l'art. — Une tradition nous montrait Titien tenant le pinceau l'année encore de sa mort, en 1576, à quatre-vingt-dix-neuf ans : il est bien mort en 1576, mais il n'était pas le quasi centenaire que l'on croit. M. Hourticq établit qu'il est né vers 1490 (ce qui lui laisse encore une belle vieillesse) et non en 1477, comme on l'avait répété jusqu'aujourd'hui. On le répétait sur la foi de Titien lui-même qui (toujours très quémandeur de fonds) écrivait, en 1571, à Philippe II d'Espagne pour lui demander des « témoignages de sa libéralité » en faveur d'un vieillard de quatre-vingt-quinze ans : pur artifice de sa part (et artifice assez coutumier) pour stimuler la générosité un peu lente de son souverain. Mais les preuves apportées ici sont nombreuses qui nous obligent à le rajeunir d'une bonne douzaine d'années.

Une question qui doit surtout nous intéresser, c'est le christianisme de Titien. Beaucoup ont vu en lui, avant tout, le chantre inspiré de la beauté

païenne, le peintre enthousiaste des Vénus et des Bacchantes. Il l'a été, oui ; mais c'est faire preuve d'un esprit bien superficiel que de ne pas voir en lui autre chose. M. Hourticq conclut, au contraire, qu' « il doit être compté parmi ceux qui ont apporté la foi la plus profonde et la plus émue dans la peinture des thèmes religieux » (p. 283).

Ce n'est pas dans ses Vénus que Titien a mis son âme. Une preuve nous en est fournie par ce fait, qu'il ne signe pas ses tableaux profanes, tandis que la plupart de ses peintures sacrées portent sa signature. Pourquoi cet anonymat de ses « *nude* » ? Ce n'est certes pas qu'il eût à craindre la réprobation d'une société dont l'Arétin était le causeur le plus écouté. Et puis, même anonymes, ses tableaux disaient assez haut le nom de leur auteur. Et puis, ils étaient destinés à des galeries privées, très fermées ; ils n'étaient point, comme dans nos musées, exposés à la curiosité de la foule. Pourquoi donc cette distinction, de signature ou de non-signature, entre ses Vierges et ses Vénus ?

C'est que, par sa signature bien lisible, il entendait prendre sa part dans l'offrande religieuse qu'est un tableau d'église ; il y figurait agenouillé devant la Vierge (il ne s'est jamais peint dans un tableau païen) ; il signifiait que les sentiments chrétiens de ceux qui lui avaient commandé cette peinture étaient aussi les siens, et sa signature donnait à son œuvre la valeur d'un témoignage personnel et l'autorité d'une profession de foi. Certes, et malheureusement, ses peintures païennes, les Vénus et les Dianes, ont été exécutées avec conviction aussi et ne nous disent que trop haut son culte de la simple beauté physique ; mais ce culte est, chez lui, d'ordre naturel, instinctif, l'instinct du vieil homme :

Il n'appartient point (ce culte) au groupe des idées lumineuses vers lesquelles se tourne la conscience, aux heures de noblesse, de scrupule ou de crainte. Titien, qui a chanté d'une voix si émouvante la sensualité païenne, par une légère réticence nous avertit qu'il ne s'engage pas tout entier dans cet ardent lyrisme. Il signe en gros caractères bien des saintetés qui ne sont pas ses chefs-d'œuvre ; mais au moment de mettre son nom sous les Vénus trop belles, un scrupule l'arrête, comme s'il voulait nous dire que cette déesse de son art n'est pas la sienne et que nous devons chercher et reconnaître Titien dans l'exaltation religieuse et non dans l'ivresse de la volupté. Mais comme cet aveu devient plus éloquent, si nous remarquons que Titien ne manque pas de se placer, dans les scènes chrétiennes, auprès de Jésus, et de se montrer dans l'attitude qui peut le mieux exprimer son amour ! [1]

[1] Lors de la soutenance de la thèse, M. Lemonnier, professeur d'histoire de l'art à la Sorbonne, s'est insurgé contre ces pages de M. Hourticq. M. Lemonnier n'admet pas que Titien ait pu avoir la foi, étant donné ses accrocs à la morale : on ne peut pas être croyant, dit-il, et se conduire mal ; qui dit croyant, dit nécessairement vertueux (il disait encore que l'on ne peut pas continuer à aimer sa femme quand on est dans les bras d'une autre). Et, malgré les réponses fort sensées de M. Hourticq, il s'est obstiné dans sa manière de voir. Pauvre psychologie, qui semble ne pas savoir le premier mot des illogismes de l'âme humaine ! C'est la psychologie superficielle des gens du monde qui disent, au spectacle de certains scandales dans le monde dévot : « Si ces gens-là croyaient ce qu'ils disent, est-ce qu'on verrait pareille chose ? » En rigoureuse logique, la foi devrait sans doute nous élever au-dessus de toute faute, même de toute faute vénielle. Croire ce que nous croyons, et offenser Dieu cependant, comment est-ce possible ? *Ambula coram me, et esto perfectus*. Mais nous ne sommes pas des syllogismes ambulants.

Voyez-le dans ses *Mises au tombeau :* c'est toujours sous les traits de Joseph d'Arimathie qu'il a voulu se peindre, un Joseph de quarante, de soixante-dix ou de quatre-vingts ans suivant l'âge du tableau, mais un Joseph auquel il prête des attitudes, des gestes, une tension de tête, des regards inquiets et tendres qui expriment de la façon la plus émouvante ce que Titien avait au cœur pour son Sauveur, ou du moins ce qu'il y voudrait avoir. Chez d'autres peintres de *Mise au tombeau*, « chez Mantegna et Raphaël, les porteurs montrent trop que ce cadavre pèse ; ils manifestent trop leur effort physique par un renversement du torse qui les écarte et les éloigne du corps. Titien, au contraire, les a courbés vers ce corps ; ce n'est pas un fardeau indifférent qu'ils soulèvent ; ou plutôt, ce ne sont pas des manœuvres travaillant de tous leurs muscles ; leurs têtes sont penchées vers le visage inerte, comme s'ils guettaient un signe de vie, et leur tendresse s'exprime ardente, continue, par cette contemplation muette » (p. 193). — Ailleurs encore, dans la *Trinité* de Madrid (Charles-Quint et sa famille comparaissant au tribunal de Dieu), il se mêle (non sans audace et certainement après permission préalable de Charles-Quint) au groupe de la famille impériale, comme pour bénéficier du pardon que la Vierge implore en faveur des illustres suppliants qui croient avoir tant fait pour le catholicisme.

VII. — Cette question de la foi et du sentiment religieux chez Titien me remet en mémoire un travail de M. Vernet sur le christianisme de Michel-Ange, dont il y a longtemps que je songeais à présenter les données à nos lecteurs (publié dans la très regrettée revue *L'Université catholique*, de Lyon, avril 1911).

Tout le monde sait ou du moins tout le monde croit avoir des clartés de ce que fut l'artiste en Michel-Ange, le premier peut-être et sans doute le plus puissant de tous les artistes. On sait beaucoup moins ce que fut en lui l'homme, et le chrétien [1].

Vittoria Colonna lui disait un jour : — « Ceux qui vous connaissent estiment la personne de Michel-Ange plus encore que ses œuvres, tandis que ceux qui ne vous connaissent pas personnellement célèbrent vos ouvrages qui sont la moindre part de vous. » — Elle ajoutait : « Il y a un baiser de Dieu sur le cœur prédestiné de Michel-Ange. »

Il a été chrétien d'abord par les influences qu'il a subies. Certes il a aimé l'antiquité païenne, mais il n'a jamais abdiqué devant elle : il a été un des fervents de Savonarole, le terrible adversaire du paganisme de la Renaissance [2]. Ses livres de chevet furent la Bible et Dante. Il possédait Dante en per-

[1] Sur la longue vie de Michel-Ange, qui mourut nonagénaire (1475-1564), nous sommes tout autrement documentés que sur Titien. Nous avons les deux biographies que lui ont consacrées ses disciples, Vasari et Condivi. Surtout nous avons ses lettres et ses *Rime*, ses poésies : car peintre, sculpteur, architecte, ce génie « aux quatre âmes » (selon le mot de Pindemonte) fut aussi poète, — poète non pas limpide, poète abrupt, mais si expressif, jetant dans le moule du sonnet ou du madrigal tout ce qui bout et s'agite en lui.

[2] Sur le problème Savonarole, voir *Ami* 1901, p. 216-224.

fection. Il avait rempli de dessins les marges d'un exemplaire de la *Divine Comédie*. Quand on parla de transférer de Ravenne à Florence les ossements de Dante, il s'offrit à exécuter un monument digne du « divin poète ». Il s'inspira de lui dans ses sculptures (p. e. la Rachel et la Lia du tombeau de Jules II) ; et, poète, il l'eut pour maître, remontant jusqu'à lui par delà Pétrarque, chose notable en ce XVIe siècle italien qui est celui du pétrarquisme.

Rome enfin a été son inspiratrice. Durant près de soixante ans, sept papes, Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV et Pie IV, n'ont pas voulu se passer de lui. Il y eut certes des heurts, des tiraillements, des brouilles, surtout entre le « terrible » Jules II et le « terrible » Michel-Ange [1]. Jules II était impatient de voir les peintures de la Sixtine : Michel-Ange refusait de lui ouvrir la porte. Jules II lui demandant quand il finira, Michel-Ange répondait, selon son habitude : « Quand je pourrai » ; et le pape lui lançant son bâton en répétant après lui : « Quand je pourrai, quand je pourrai », l'artiste courait chez lui et se préparait à quitter Rome ; il fallait, pour l'apaiser, un message de Jules II et des excuses. — « Vous faites peur à tout le monde, même aux papes », lui écrivait plus tard Sebastiano del Piombo. Michel-Ange, aussi rebelle à tout joug « que peut l'être un cheval de sang », acceptait la souveraineté des papes parce que les papes comprenaient la fierté de l'artiste. — « Tout en causant avec le pape, racontait-il avec bonhomie, du temps de Paul III, il m'arrive, sans y réfléchir, de placer ce chapeau de feutre sur ma tête et de parler très librement à Sa Sainteté : cependant elle ne me fait point mourir pour cela. » Il doit beaucoup à Rome et aux papes. Ce sont les papes qui l'ont décidé, qui l'ont contraint presque à s'occuper de la Sixtine et de Saint-Pierre, alors qu'il protestait qu' « il n'était pas peintre », que « l'architecture n'était pas son art » : il est heureux, pour sa gloire, que les papes aient tenu bon.

Michel-Ange est une vivante apologie de Rome, a écrit un critique qui ne fut rien moins que des nôtres (Em. Montégut). Quand on voudra savoir quelle force d'inspiration Rome peut communiquer à une grande âme, pensez à Michel-Ange, car c'est Rome qui l'a fait atteindre à cette hauteur où il est parvenu et où ne l'auraient jamais porté les forces de son génie.

Michel-Ange est chrétien aussi dans la conception qu'il se fait de l'art. « Une œuvre d'art, pour lui, a-t-on dit (Romain Rolland, qui certes n'a rien de clérical non plus), c'est un acte de foi. » Il dit « qu'il ne suffit pas que le peintre soit un grand et habile maître : je pense bien plutôt que sa vie doit être pure et sainte autant que possible, afin que le Saint-Esprit gouverne ses pensées » : n'est-ce pas une variante de la maxime du B. Angelico (si différent de Michel Ange, mais que Michel-Ange goûta si fort, lui qui disait du Beato que c'était au ciel qu'il avait dû aller chercher des figures semblables) : « Il est nécessaire, disait donc Angelico, que celui qui fait les choses du Christ se tienne toujours avec le Christ. »

Il développe encore, dans les *Rime*, cette théorie, que « les yeux sont infirmes qui ne vont pas du mortel au divin », que « la beauté extérieure invite l'âme à déployer ses ailes vers la beauté impérissable », que « le beau ne peut être séparé de l'éternel pas plus que la chaleur du feu ». Il « exalte ce qui vient de l'éternel et ce qui lui ressemble » ; il méprise l'art qui flatte les sens : « La sensualité n'est pas amour, elle est désir effréné qui tue l'âme ». Il ne connaît pas de cloison étanche entre la vie de l'artiste et la vie du chrétien : « C'est d'un même mouvement que mes yeux sont épris des belles choses et mon âme du salut ». Il marque, dans un sonnet, les étapes d'une statue, successivement « humble matière », simple maquette, pierre vivante, l'art « entier et divin » réalisant les promesses du marteau, et l'œuvre surgissant « illustre et belle, vouée à une gloire imprescriptible » ; puis, passant de la sculpture à son âme, il se compare à une maquette qu'il voudrait transformer en une œuvre d'art accomplie.

A-t-il réalisé, en fait, son idéal de l'art chrétien ? On ne saurait le dire sans doute ; mais il ne faut pas non plus dire le contraire. Même quand il engage l'art dans une fausse voie, il s'imagine le conduire à Dieu. Il a eu la fureur du nu ; il a dû essuyer l'indignation des gens prudes, et de l'Arétin lui-même, quand il a découvert les formidables nudités de la Sixtine. Mais pour lui, il ne prenait pas les choses ainsi ; le corps humain, dans sa nudité, était le chef-d'œuvre de Dieu, donc l'idéal de l'art ; il faisait abstraction du péché originel ; le nu parfait ne devait pas plus exciter la concupiscence qu'il ne l'excitera dans l'autre monde, après la résurrection de la chair... Il a eu la passion aussi du grandiose, du gigantesque, de l'énorme ; il pensait que c'est imiter Dieu de plus près que se hausser, par delà le réel, jusqu'à l'inouï, à l'impossible. Il a excellé à rendre la force et l'effroi ; mais il n'a pas songé assez que Dieu est amour et que l'art chrétien doit être l'annonciateur, non pas seulement du Jugement dernier, mais du mystère de Noël et de la paix de Dieu pour les hommes. Mais son intention a toujours été la pureté même. Il a toujours travaillé chrétiennement, priant et demandant qu'on priât pour la réussite. C'est en chrétien chargé d'une mission d'en haut qu'il a consacré le soir de sa vie à St-Pierre. C'est sur les instances de Paul III qu'il a fini par accepter l'entreprise, mais gratuitement, « pour l'amour de Dieu ». Les jaloux lui suscitèrent toutes les avanies ; mais, fort de sa conscience, il resta fidèle au poste :

« Voici huit ans que je m'épuise en vain, au milieu de tous les ennuis et de toutes les fatigues, écrit-il en 1555 à son neveu Léonardo. Maintenant que la construction est assez avancée et que je suis arrivé assez loin pour commencer à voûter la coupole, mon départ de Rome serait la ruine de l'œuvre, un grand affront pour moi, et, pour mon âme, un très grand péché. »

[1] « Terrible », *terribile*, est l'épithète par laquelle on les désignait l'un et l'autre, et qui ne peut se traduire que par « extraordinaire, puissant, grandiose, dominateur ».

Et en 1557 : — « Beaucoup croient — et je crois — que j'ai été placé à ce poste par Dieu. Si vieux que je sois, je ne veux pas l'abandonner ; car je sers par amour de Dieu, et je place en lui toutes mes espérances. »

Toute sa vie il a eu à souffrir. Il était de tous les hommes le plus impressionnable, le plus susceptible, le plus prompt à l'inquiétude ; et il a été sans cesse assailli de contradictions. Ajoutez qu'un travail obstiné, sans relâche, de jour et de nuit, une hygiène absurde, une santé misérable (ses lettres mentionnent quatorze ou quinze maladies graves), un sommeil rare et douloureux, tout contribuait à surexciter son organisme.

L'art surtout fut pour lui principe de douleur. A un ami qui lui exprimait le regret qu'il n'eût pas fondé une famille : — « J'ai une femme, dit-il, je ne l'ai que trop : et c'est l'art, qui m'a valu constamment des tribulations. » Nul n'a plus douloureusement justifié le vers de Boileau : « Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire. » — « Ce n'est pas là ma profession, écrivait-il en exécutant des peintures. Je perds mon temps sans résultat : Dieu m'assiste ! » Et, quand il eut fini, il adressa à Giovanni da Pistoia un sonnet où il conclut : *Nè io pittore*, « je ne suis pas peintre. » Or, l'œuvre qu'il jugeait de la sorte était cette Sixtine dont Gœthe a dit que « quiconque n'a pas vu la Sixtine n'est pas en état de se faire une idée de ce que peut un homme. » — Au cardinal Salviati, qui l'assiste à son lit de mort, il déclare qu'il a deux regrets : l'un, de n'avoir pas fait pour son salut tout ce qu'il aurait dû ; l'autre, de mourir lorsqu'il ne faisait que commencer à épeler dans sa profession.

Il souffre : — « Le bien même, dit-il, à cause de sa trop courte durée, opprime mon âme non moins que le mal lui-même. » — Mais il sait aimer la souffrance : *E più mi giova dove più mi nuoce*, dit-il : « Plus me plaît ce qui plus me nuit... La mélancolie est mon allégresse... Mille plaisirs ne valent pas un tourment. » Pourquoi ? Parce que, « par la route de la tristesse et des souffrances, j'espère, avec l'aide de Dieu, trouver le ciel ».

Dieu était son refuge toujours : — « Ne recherchez pas des amis, écrit-il à un de ses frères ; n'ayez de familiarité qu'avec Dieu ». — « Je n'ai pas d'amis d'aucune espèce, écrit-il de Rome, et je n'en veux pas ». Il ne voulait pas d'amis, au sens humain et superficiel de ce mot ; mais il savait aimer en Dieu. Il avait un cœur d'une tendresse, d'une délicatesse incomparable. Il aima sa famille : celle-ci l'exploitait ; il fut toujours très bon pour elle, jusqu'en ses gronderies trop justifiées, très bon pour son vieux père (mort, comme il fera lui-même, à quatre-vingt-neuf ans), qui était fantasque et lui donna çà et là de graves motifs de plainte. Il est d'un dévouement maternel pour son neveu Léonardo, qui est orphelin et qu'il élève.

En dehors de sa famille, sa plus grande affection fut la célèbre poétesse Vittoria Colonna († 1547) [1]. Il avait soixante ans quand il la connut (1534) ; elle, quarante-trois. Ce fut une noble amitié, profonde, élevée, très pure, très chrétienne. Vivante, dit-il en apprenant sa mort, elle avait « dirigé sa vie vers le ciel par les plus belles routes ». Maintenant que « par sa mort elle avait conquis le ciel », il attendait davantage de celle qui serait plus puissante, étant proche de Dieu et aidée par les Saints, pour « pousser le soufflet de forge » qui forgerait enfin à Michel-Ange une âme vertueuse.

Une de ses affections les plus touchantes, ce fut pour un de ses auxiliaires, une sorte de factotum, surnommé Urbino (du nom de son pays natal). — « Que feras-tu si je meurs ? lui dit-il un jour. — Je servirai un autre maître. — O malheureux, je veux remédier à ta misère. » Et il le gratifia de 2.000 écus, « un présent, dit Vasari, comme seuls les empereurs et les papes en peuvent faire. » Ce fut Urbino qui mourut le premier (1555).

Le lendemain, Michel-Ange écrit à son neveu : — « Urbino est mort hier au soir, à 4 heures. Il m'a laissé si affligé et si troublé qu'il m'eût été plus doux de mourir avec lui, à cause de l'amour que je lui portais ; et il le méritait bien, car c'était un digne homme, loyal et fidèle. » A Vasari, qui lui a envoyé une lettre de condoléance, il répond :

...Vous savez comment Urbino est mort, ce qui a été pour moi une très grande grâce de Dieu, mais aussi une peine cruelle et une douleur infinie. La grâce a été que, tandis que vivant il me faisait vivre, mourant il m'a enseigné à mourir, non pas avec déplaisir, mais avec le désir de la mort. Je l'ai gardé 26 ans et l'ai trouvé très sûr et fidèle ; et maintenant que je l'avais fait riche, et que je comptais sur lui comme bâton et repos de ma vieillesse, il m'est enlevé et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir en Paradis. Et de cela Dieu m'a montré un gage dans la très heureuse mort qu'il a faite ; beaucoup plus que de mourir il lui a été dur de me laisser en ce monde trompeur, parmi tant d'angoisses, bien que la plus grande partie de moi-même s'en soit allée avec lui. Et il ne me reste autre chose qu'une infinie misère. Je me recommande à vous.

C'est encore sur la mort d'Urbino qu'il écrit à Louis Beccadelli, archevêque de Raguse, le beau sonnet dont nous avons traduit plus haut les deux premiers vers :

Per la via degli affanni e delle pene
Spero, la Dio mercè, trovare il cielo...

Il eut des trésors de bienveillance pour tous les humbles, en particulier pour les barbouilleurs, les ratés, tel ce Menighella qui venait de temps en temps demander à Michel-Ange de lui dessiner un S. Roch ou un S. Antoine qu'il coloriait ensuite et vendait aux paysans. Et Michel-Ange, dont les rois avaient tant de peine à obtenir le moindre travail, raconte Vasari, laissait tout pour exécuter

[1] Voir, sur cette noble dame et sur son œuvre poétique, le livre extrêmement intéressant de M. P. de Bouchaud (publié en 1911) : **Les Poésies de Michel-Ange Buonarroti et de Vittoria Colonna**, *Essai sur la lyrique italienne du XVIe siècle*, in-12 de 270 p., 3 f. 50 (maj. en sus), Paris, Grasset. — Vittoria Colonna comptait, parmi ses amitiés, une élite ecclésiastique incomparable, les cardinaux Contarini, Sadolet, Reginald Pole, Marcel Cervin (le futur pape Marcel II), Morone (plus tard président du Concile de Trente), Fregoso, Cornaro, etc. Elle était, vis-à-vis de l'Eglise, d'une docilité d'enfant. D'une piété austère, elle invite Michel-Ange à ne pas se distraire et à ne pas la distraire elle-même par une correspondance trop fréquente. M. de Bouchaud dit joliment, à mesure qu'il avance dans l'analyse de ses poésies : — « On a de plus en plus l'impression de lire des prières. »

ces dessins sur les indications de Menighella, entre autres un admirable crucifix.

Il pratiqua magnifiquement la charité. Il aima les pauvres. Est-on chrétien sans cela ? Voici des fragments de lettres à son neveu :

Il me semble que tu négliges trop l'aumône... Fais attention à donner là où il y a un vrai besoin, et à ne pas donner par amitié, mais par amour de Dieu... Ne dis pas d'où vient l'argent (l'argent venait de sa bourse)... Il me serait plus agréable que tu consacres l'argent que tu dépenses en cadeaux pour moi à des aumônes, pour l'amour de Dieu, car je crois qu'il y a bien de la misère parmi vous... Tâche de connaître un bourgeois dans le besoin, qui ait une fille à marier ou à mettre au couvent — je parle de ceux qui, dans le besoin, ont honte de mendier, — donne-lui l'argent que je t'envoie, mais en secret... Informe-toi si tu connais encore quelque autre noble bourgeois dans un très grand besoin, surtout s'il a des filles à la maison ; il me serait agréable de lui faire quelque bien, pour le salut de mon âme.

Ce n'était pas un sentimental, ce n'était pas un langoureux ; il avait des colères, des boutades terribles [1]. Mais c'était un bon et grand cœur. Il était d'une sincère humilité ; il remerciait Niccolo Martelli d'un sonnet trop louangeur : — « Je vois que vous vous êtes imaginé que je suis ce que Dieu voudrait que je fusse. Je suis un pauvre homme et de peu de valeur. » Il savait, contre d'insignes accusations, unir dans une chrétienne harmonie la fierté et l'humilité : — « Devant les hommes (je ne dis pas devant Dieu), je me tiens pour un honnête homme. » A mesure qu'il marchait vers la tombe, il avançait aussi en sérénité, cette « sérénité supérieure qui règne dans la coupole de Saint-Pierre » et qui « est à peu près unique dans l'œuvre de Michel-Ange, » dit R. Rolland. Il s'hypnotisait moins devant l'Ancien Testament et se livrait davantage au Nouveau, à la Passion surtout. Poésie, sculpture, dessin, toute son œuvre des dernières années gravite autour de la Passion. A sa mort, trois statues, non terminées, qu'on trouve chez lui, sont une *Pietà,* un *saint Pierre,* un *Christ portant sa croix.* Ses cartons contenaient l'esquisse d'une Pietà, d'une étude pour la figure de *S. Pierre,* et un *Adieu du Christ à Marie.* Il avait donné à Michele Alberti et à Jacopo del Duca quelques dessins : l'*Annonciation* et une *Prière à Gethsémani.* Il avait commencé pour son tombeau une *Déposition de croix* (aujourd'hui derrière le maître-autel de Santa Maria del Fiore, à Florence), « le plus intimement personnel et le plus pathétique de ses ouvrages » (dit Eug. Guillaume) : comme Titien, il s'y est représenté dans le rôle de Joseph d'Arimathie, sous la robe d'un pénitent : « Il porte, il serre contre son cœur le Christ et sa mère ; il nous regarde, et, comme Dante, il nous parle de la Rédemption et nous dit combien de sang elle a coûté. » (E. Guillaume).

Il mourut le 18 février 1564, après quatre jours de fièvre, laissant « son âme à Dieu, son corps à la terre, ses biens à ses proches, » imposant aux siens qu'à son dernier moment ils lui rappelassent la Passion de Jésus-Christ. Jusqu'à la fin il garda la pleine possession de ses facultés. Il avait écrit que, « si la vie nous plaît, la mort étant du même Maître ne devrait pas nous déplaire » : Dieu lui fit la grâce de mettre en pratique cette maxime. « Ce saint vieillard, » *quel san vecchio,* dit Vasari, expira paisiblement, « passant de la tempête horrible au calme doux, »

Da l'orribil' procella in dolce calma.

Aussi est-ce avec une émotion profonde et un religieux recueillement que Vasari et Condivi à l'envi remercient Dieu de les avoir jugés dignes « de l'amour, de la conversation, de l'étroite familiarité de Michel-Ange Buonarotti » et pensent faire œuvre d'édification en transmettant à la postérité « les avertissements et les exemples d'un tel homme. »

[1] Il n'écrivait pas toujours à son neveu sur le mode pacifique qu'on vient de dire ; il savait le morigéner vertement, mais pour signer bien vite ensuite : « Comme ton père. »

VIII. — Dans l'anthologie de pensées dont nos mémoires se sont fleuries au cours de nos lectures, n'est-ce pas à Joubert que nous devons quelques-unes des plus suaves et des plus pénétrantes ?

« Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient... On remplit ses yeux de lumière en les élevant vers le ciel... Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres, où le jour ne vient jamais d'en haut ; rien n'y vient du côté du ciel.

« Le ciel est pour ceux qui y pensent.

« Il faut aimer de Dieu ses dons et ses refus ; aimer ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas.

« La piété est un remède [1].

« Il n'y a de véritables fêtes que les fêtes religieuses.

« Il faut réjouir les vieillards.

« Il n'y a d'heureux par la vieillesse que le vieux prêtre, et ceux qui lui ressemblent.

« Quiconque ne voit pas ses amis en beau, les aime peu.

« Quiconque n'est jamais dupe, n'est pas ami.

« Le mot *sage,* dit à un enfant, est un mot qu'il comprend toujours, et qu'on ne lui explique jamais.

« Il faut avoir l'esprit doux. L'esprit est comme le feu. Quand le feu est doux, il attire ; s'il est trop ardent, on le fuit.

« Les esprits simples et sincères ne se trompent jamais qu'à demi.

« Il faut faire du bien lorsqu'on le peut, et faire plaisir à toute heure, car à toute heure on le peut.

« Il faut se faire aimer ; car les hommes ne sont jamais justes, si ce n'est quelquefois et seulement envers ceux qu'ils aiment... »

Pensées charmantes, et d'autant plus que ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour le public qu'elles ont été fixées sur le papier. Joubert vivant n'a rien publié. Il n'a pas passé un seul jour sans écrire quelque chose, sur des feuillets volants, mais pour épancher son âme simplement entre Dieu et lui. Ce n'est qu'après sa mort, longtemps après sa mort [2], qu'on s'est avisé d'extraire de tous ces fragments épars un recueil de pensées, plusieurs recueils de pensées (1838, 1842, 1850, 1862), et un volume de lettres. Pourquoi s'en est-on tenu là ? Il reste des trésors à extraire de cette mine des papiers de Joubert, de sa correspondance surtout. Les deux volumes que vient de publier M. André Beaunier en sont la preuve : **La Jeunesse de Joseph Joubert,** et **Joseph Joubert et la Révolution,** in-12 de x-350 et 354 p., à 5 f., Paris, Perrin.

[1] A rapprocher de cette réflexion de Jules Lemaître : « Souvent malade, Joubert aimait presque à l'être : il sentait que la maladie lui faisait l'âme plus subtile. »

[2] Il est mort en 1824 ; et le premier choix de ses Pensées a été publié par Chateaubriand en 1838.

M. Beaunier a entrepris une étude complète de la vie de Joubert. Y a-t-il donc tant à dire sur une vie que l'on ne peut que s'imaginer, — à lire tant de pensées exquises, — toute simple, toute unie, toute reposée, d'un calme, d'une sérénité jamais troublée ?... Joubert est devenu tout cela assurément ; et sans doute il n'en a jamais été démesurément loin. Il a eu ses crises cependant.

Il naquit en 1754, à Montignac-le-Comte, petite ville périgourdine, d'une excellente et nombreuse famille (treize enfants). Son père, ancien chirurgien aux armées du roi, restait, à Montignac, « maître-chirurgien, » et, de temps à autre, « aubergiste, » c.-à-d. logeur d'étrangers qui ne trouvaient pas à s'héberger ailleurs. Sa mère sera jusqu'à sa mort la grande dévotion de notre auteur : c'était un admirable modèle de chrétienne aussi simple que fervente. Il fut, jusqu'à quatorze ans, à l'école de Montignac : c'est jusqu'à cet âge qu'une déclaration royale de 1724 enjoignait aux pères, mères et tuteurs d'envoyer leurs enfants en classe (déclaration pas toujours obéie, non plus que les lois d'obligation scolaire de la III^e République).

A quatorze ans, il va aux Doctrinaires de Toulouse. Avait-il une vocation déterminée, alors ? Pas la vocation paternelle certainement : la médecine n'a jamais attiré ce méditatif. Son père le crut un temps fait pour le barreau. Le jeune homme s'attacha vivement à ses maîtres de Toulouse et s'éprit de leur existence paisible, ornée de littérature, embellie de contentement, adoucie de sécurité : le 17 mai 1772, à dix-huit ans, ayant terminé ses classes, il « prit la soutane de la Congrégation, » fut novice fidèle d'abord, mais n'acheva pas l'année de noviciat : « il s'est retiré, » dit le registre des vêtures sans préciser la date, mais ce fut sûrement avant avril 1773. Il ne quitte pas pour autant les Doctrinaires : il y était encore en 1774, professeur, d'abord des tout petits, selon l'usage constant des Doctrinaires qui veulent que les professeurs fassent leur apprentissage de maîtres en suivant toute la série des classes. Il travaille beaucoup, mène de front d'énormes lectures : c'est alors, et tout seul, aux alentours de ses vingt ans, qu'il acquiert sa vaste et intelligente érudition. Il fit là aussi, parmi ses confrères, des connaissances pas toujours édifiantes : un certain Fabre par exemple, poète de la Vierge en 1771, défroqué probablement la même année, puis bohème et comédien, pour finir par la Convention et sur l'échafaud (Fabre d'Eglantine) ; — Luce de Villar, Doctrinaire, évêque constitutionnel de la Mayenne en 1791, conventionnel (vote le bannissement du roi), membre de l'Institut ensuite et du Corps Législatif, collègue de Joubert à l'Inspection générale de l'Université impériale en 1808 ; — Laromiguière, Doctrinaire aussi et fervent de S. Thomas, qu'il quitte pour Condillac, assermenté en 1791 (comme la plupart des Doctrinaires), etc.

A vingt-deux ans, en 1776, il quitte décidément les Doctrinaires, reste quelque temps encore à Toulouse, chez ses amis les Falguière, puis rentre à Montignac. Où en est-il de sa vie morale et religieuse ? Il n'a pas donné de scandale ; il sera toute sa vie épris de discrétion, de distinction, d'ordre, de beauté intérieure. Mais il a lu les philosophes ; on ne voit pas qu'il ait encore positivement renoncé à la foi, mais les angoisses de sa mère et ses avis à l'enfant prodigue nous disent assez que cette foi n'est plus guère vivace. Sans situation à Montignac, il s'ennuie ; et, comme il ne rêve que philosophes et que les philosophes sont à Paris, il part pour Paris.

Il y arrive en mai 1778. Voltaire achevait d'agoniser († 30 mai), et Rousseau allait le suivre dans la tombe († 3 juillet). Diderot demeurait le roi des philosophes. C'est à Diderot que Joubert est adressé. Et il tombe sous le charme. On ne pouvait causer avec Diderot, c.-à-d. entendre causer Diderot sans tomber sous le charme. Aucun de ses émules en philosophisme n'a exercé pareil prestige de séduction. Diderot et Joubert : y eut-il jamais deux natures si mal assorties ? Diderot, si turbulent, si débraillé, si extraordinaire, l'homme le moins fait pour séduire l'attentif et secret Joubert ! Joubert ne l'aime pas, il est agacé, impatienté des exubérances du philosophe (il le dira plus tard), et il ne peut s'en arracher ; il restera dans son intimité assez proche jusqu'à sa mort, — en 1784. Et c'est Diderot qui aura achevé de lui faire perdre la foi.

Joubert se remettra bientôt en route pour la retrouver, cette foi de sa mère ; il s'occupera à se refaire son âme, et ses Pensées sont là pour nous dire combien il y a réussi excellemment. Comment cela s'est-il fait ? M. Beaunier ne nous le dit pas. Son récit s'arrête au commencement de janvier 1793. Dès 1790, son ami Fontanes commençait de sentir les inconvénients de l'incrédulité et lui écrivait : — « J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal ou le Père Bory (un curé de village vendéen, janséniste féroce, qui avait présidé à la première éducation religieuse de Fontanes), que de vivre à la merci de mes opinions ou sans principes comme l'Assemblée nationale... » Joubert, de son côté, vers la même date, dans ses lettres à sa fiancée, n'est plus le négateur catégorique d'antan ; il se réoriente vers la foi, mais une foi qu'il se fait à sa façon et qu'il ne cherche pas encore dans l'obéissance à l'Eglise. En 1790, il est élu juge de paix à Montignac, et y passe deux ans. C'était l'âge d'or des juges de paix ; le juge de paix était une création de la Révolution, et l'on s'en faisait une image idyllique... L'idylle fut brève. On verra, dans ce chapitre de M. Beaunier (le chapitre final de son second volume), ce que furent alors deux années de Révolution dans une petite ville de province, à 130 lieues de Paris. C'est d'une psychologie palpitante. Et c'est tout l'ouvrage lui-même de M. Beaunier qui est de la psychologie toujours la plus fine, la plus pittoresque, la plus vivante. M. Beaunier nous présente tout ce monde, tous ces mondes, Diderot et son milieu, Fontanes et ses amis, Restif de la Bretonne l'ignoble viveur, comme s'il sortait à peine de chez eux et qu'il eût encore à l'oreille le son de leur voix. Il s'est installé dans « Joubert » pour les étudier ; et l'âme de Joubert, même de Joubert encore mécréant, c'est le plus suggestif des belvédères pour ce Paris philosophique des années 1780-1790.

IX. — Sur **Titien**, on lira encore la monographie d'un homme qui lui-même est un maître de l'art, Henry Caro-Delvaille (dans la collection *Art et Esthétique)*, in-8 écu de 124 p., 3 f. 50 (maj. 40 °/$_o$), Alcan : monographie brève, mais écrite d'enthousiasme, semée de conseils aux jeunes artistes, mettant en un relief saisissant les leçons que dégage la vie de Titien. Et puis surtout, il y a vingt-quatre planches hors texte (phototypies) qui constituent un superbe Album de l'œuvre de Titien.

Dans la collection **Les Maîtres de la Musique** (vol. in-8 écu de 220 à 260 p., à 4 f. 90, maj. comprise, Alcan), deux nouveautés : 1° **Brahms**, par P. Landormy : vie tout unie (1833-1897), sans événements ; vocation précoce : son père, musicien d'orchestre dans sa petite ville de Holstein, le destinait à suivre son exemple ; mais l'enfant était toujours à « composer, » au grand émerveillement d'ailleurs de son maître de piano ; à vingt ans il est salué génie par Schumann ; mais, loin de se laisser griser, c'est alors que, pour se rompre aux exercices de contrepoint et acquérir l'art de conduire avec souplesse et sûreté plusieurs parties en style sévère, il se met à étudier avec acharnement les formes anciennes de la polyphonie, les vieux maîtres, les deux Bach, Roland de Lassus, Palestrina. Il a laissé une œuvre très variée, où la musique religieuse brille en bonne place (il a même un recueil de « Chants de la Vierge Marie ») ; quantité de chants, de canons, de lieds, de romances, de duos, de chansons populaires ; des symphonies ; de la musique de chambre (piano, orgue, violon, violoncelle, etc.) ; — et 2° **Orlande de**

Lassus, par Van den Borren : l'auteur orthographie Orlande, forme usitée au XVIe siècle (la forme Roland était alors peu connue), ou encore Orlando di Lasso. En Belgique, patrie de l'artiste, on dit volontiers Roland de Lattre, dont de Lassus serait une latinisation (mais ceci repose sur une légende fausse). Né à Mons, en 1530 ou plus probablement 1532 (certainement pas en 1520, comme on l'a dit jadis), enfant de chœur en l'église St-Nicolas, il commence ses études musicales à huit ans. Sa voix est si belle que par trois fois des amateurs de chant l'enlèvent : les deux premières fois, ses parents parviennent à le retrouver ; la troisième, il consent à suivre son ravisseur et entre au service de Fernand de Gonzague, vice-roi de Sicile, qui alors commandait l'armée de Charles-Quint au siège de St-Dizier (donc entre le 8 juillet et le 17 août 1544). Il suit son maître en Sicile, puis à Milan (1546), dont Gonzague vient d'être nommé gouverneur. Séjour d'environ trois ans (1550-1553) à Naples, puis deux ans à Rome, où il est nommé directeur du chœur de St-Jean-de-Latran ; voyage en France et en Angleterre, puis installation à Anvers, où le duc de Bavière Albert V vient le chercher pour le fixer à Munich (1556). C'est à Munich que s'écoule le reste de sa vie, sauf quelques voyages pour le service du duc son maître ; † 1594. — De tous les vieux maîtres de la musique palestrinienne, c'est celui qui, avec Palestrina lui-même, nous est resté le plus cher. Il n'est pas de Maîtrise bien ordonnée qui n'en ait de nombreux morceaux dans son répertoire ; et l'on sera heureux de trouver ici, après une rapide esquisse de sa vie, une étude complète de toute son œuvre (motets, messes, Magnificats, Passions, madrigaux, villanelles, lieds, chansons françaises, etc.), avec exemples à l'appui.

L'Art enseigné par les Maîtres : la Composition, *Choix de textes précédés d'une étude* par H. Guerlin, 8 planches hors texte, in-8 de 186 p., 7 f. 50, Paris, Laurens. La composition artistique, c'est bien l'une des sciences qu'il serait le plus malaisé de codifier. D'un artiste à son rival, d'une époque à l'autre, c'est une perpétuelle contradiction. Chacun préconise son artifice, tente d'imposer sa règle, toujours *ex cathedra.* Toutes les vérités, tous les paradoxes, toutes les ingéniosités, toutes les « ficelles » ont eu leurs apologistes et leurs détracteurs. Et il se trouve que chaque méthode a un chef-d'œuvre à opposer à ses rivales : Léonard de Vinci conseille, pour le fond d'un portrait, d'opposer la lumière à l'ombre et l'ombre à la lumière ; Reynolds fait observer que l'on parvient à une beauté supérieure par la méthode contraire, unit ombre à ombre et lumière à lumière, et crée des chefs-d'œuvre. — « L'art, c'est l'immensité, comme l'océan. Chaque soleil nouveau y crée des apparences nouvelles, et nous n'en apercevons pas les rives. » C'est cet océan que M. H. Guerlin nous invite à parcourir en compagnie des artistes eux-mêmes : c'est eux, et eux seuls, qui parlent ici (plus de 120 noms sont cités). Chacun vient nous dire comment il a envisagé la conception de l'œuvre, la distribution des lignes, la distribution des groupes, la distribution de la lumière, la distribution des couleurs, l'effet dramatique, les accessoires, etc. Des chapitres spéciaux sont consacrés à la peinture d'histoire et de genre, à la peinture religieuse (on y lira la belle page de Michel-Ange, citée tout à l'heure, sur la nécessité de la « sainteté » pour se rendre apte à recevoir les inspirations de l'Esprit-Saint), à l'Allégorie, au Portrait, au Paysage, etc. Livre aussi attachant que suggestif.

L'Education de la Mémoire pittoresque, par Lecoq de Boisbaudran (in-8 de 170 p., 15 planches hors texte, 7 f. 50, Laurens). Réédition d'un livre vieux de trois quarts de siècle, mais devenu introuvable. L'auteur, Directeur de l'Ecole nationale de Dessin, compta parmi ses élèves Rodin, Dalou, Fantin-Latour, Cazin, etc. Sa méthode était un retour à la tradition interrompue par David, à l'esprit des anciens maîtres. Il ne voulait pas que ses élèves se confinassent dans l'étude du nu académique ; il inventait toutes sortes d'exercices pour développer toutes leurs facultés, et d'abord la mémoire. C'est dans ce but qu'aux travaux habituels il ajouta le travail de mémoire, qui, outre son utilité propre, féconde et vivifie tous les autres travaux. Ce n'est que grâce à la mémoire qu'on peut fixer les effets fugitifs de lumière et de couleur, dessiner les mouvements, les groupes, les ciels, les enfants, les physionomies, les animaux, la vie enfin. Et beaucoup d'artistes, la plupart, dit-on, constatent que leur mémoire, laissée à elle-même, est stérile, faute d'éducation. Degas (mort il y a deux ou trois ans, singulier individu, le « peintre des danseuses nues, » mais très grand artiste) disait : « Si j'avais à fonder une école d'art, je louerais une maison de six étages ; je mettrais le modèle et les commençants sous les toits ; et, à mesure que l'élève ferait des progrès, je le ferais descendre d'un étage, jusqu'à ce qu'il arrive au rez-de-chaussée. Chaque fois qu'il voudrait consulter le modèle, il aurait à monter et redescendre six étages. » Boutade, mais dont on voit le fonds de vérité. Il y a bien des sortes de mémoire ; chacune a ses procédés d'éducation. La mémoire « pittoresque » a les siens, qui se prêtent aisément à une transposition et éclairent de lumières intéressantes la formation de la mémoire littéraire, de la mémoire musicale...

Un nouveau livre sur **Virgile, son œuvre et son temps,** par André Bellessort, in-12 de x-336 p., 7 f., Perrin. Et c'est du nouveau vraiment. M. Bellessort fut un grand voyageur devant le Seigneur ; et sa dizaine de volumes de voyages sous tous les horizons, à travers les deux hémisphères, comptent parmi les plus brillants et les plus pénétrants qui soient. Il a exploré les paysages ; il a exploré l'âme des peuples ; il a exploré de puissantes individualités comme S. François-Xavier, Lamennais ou Louis Veuillot. A personne, je crois, il n'est allé avec autant d'amour qu'à Virgile. En Virgile il a trouvé un monde ; et il nous le dit. Il n'est pas possible de mettre en plus éclatante et plus calme lumière ce que fut Virgile, non seulement un des plus beaux génies, mais le plus noble inspirateur de notre art, le père de notre poésie moderne, celui dont l'œuvre réfléchit déjà, comme le bouclier d'Enée, toute la gloire et l'humanité de la civilisation latine. Virgile a des larmes pour toutes les douleurs ; mais, relus au lendemain de la guerre, comme ses vers savent sonner aussi la joie de la victoire et de la délivrance ! Virgile, il y a dix-neuf cents ans, annonçait aux hommes un « nouvel et grand ordre de siècles, » *magnus ab integro seclorum nascitur ordo ;* et comme M. Bellessort montre la vanité des explications qui veulent identifier l'enfant de la IVe Eglogue avec je ne sais quel fils né ou à naître d'Auguste ou de Pollion, ou de quelque autre ! Virgile a peut-être vu cet enfant dans son berceau ; mais comme il a pris tout de suite son vol vers des régions plus hautes ! Un petit enfant, c'est l'humanité qui recommence ; et Virgile qui, dans son sens religieux et sa curiosité des mystères, a lu les oracles venus d'Orient, et de plus loin peut-être et de plus haut ; Virgile, que hante l'idée d'une régénération qui doit s'accompagner de souffrances, Virgile a eu l'intuition que les tristesses et les misères où se débat son pays préparent une transformation morale du monde :

« S. Augustin et Dante, dit M. Bellessort, pour ne citer qu'eux, qui respiraient dans cette Bucolique l'odeur céleste de la Crèche, étaient peut-être aussi forts que nos critiques d'aujourd'hui. D'ailleurs ceux-ci sont divisés... Il ne s'agit pas de savoir si Virgile a prévu qu'un enfant naîtrait sous Auguste, qui révolutionnerait le monde. Il ne l'a pas prévu du tout. Mais l'enfant est né. *C'est un fait.* Et *c'est un autre fait* que Virgile, quarante ans auparavant, avait annoncé qu'un enfant présiderait au renouvellement merveilleux du monde. Il n'y a rien à dire contre ces deux faits. Ceux qui n'y voient qu'une coïncidence fortuite avoueront du moins que de pareilles coïncidences sont extrêmement rares... Quand on aura dénombré, examiné toutes

les « sources » du poème virgilien, on n'aura pas expliqué comment il se fait qu'en mêlant de l'Hésiode, de l'orphisme, des prédictions étrusques, du Catulle et des oracles juifs, Virgile soit arrivé, dans une simple fantaisie, à donner une forme étincelante aux aspirations confuses et angoissées du monde occidental. — *Deus, deus ille, Menalca !* Un Dieu, c'est un Dieu, Ménalque ! »

ACTES DU SAINT-SIÈGE

(*Acta* n° 11, du 1er octobre)

Actes de S. S. Benoît XV

I. Constitution apostolique *Inter varias* du 13 février 1920 érigeant une nouvelle province ecclésiastique au Brésil. Le siège de Maceio, jusqu'alors épiscopal et suffragant d'Olinda et Recife, est érigé en métropole qui aura pour suffragants Penedo, enlevé à Olinda et Recife, et Aracajù, enlevé à St-Sauveur de Bahia ; de sorte que la nouvelle province comprend les Etats d'Alagoas et de Sergipe.

II. Lettres apostoliques. — 1° 20 mars 1920. L'église St-Mathias de Trèves, où se trouve le tombeau de l'Apôtre, est érigée en basilique mineure. — 2° 16 avril 1920. La Préfecture apostolique du Niger inférieur est érigée en Vicariat apost. du Niger méridional. — 3° 17 avril 1920. La Préfect. apost. de la Guinée française est érigée en Vicariat apost. — 4° 14 juin 1920. L'antique abbaye bénédictine des SS. Udalric et Afre, à Neresheim (Wurtemberg), fondée en 1095, sécularisée en 1802 au profit du prince de Thurn et Taxis, et restituée par celui-ci, est rétablie canoniquement en son ancien état comme abbaye de la Congrégation de Beuron. — 5° 14 juin 1920. La cathédrale de St-Domingue (Antilles), dédiée à l'Annonciation, où Christophe Colomb avait voulu avoir son tombeau, est érigée en basilique mineure. — 6° 20 juillet 1920. *Item*, l'église Ste-Marie des Anges, à Rome (aux thermes de Dioclétien). — 7° 5 août 1920. *Item*, la cathédrale de Léon (Etat de Guanajuato, Mexique), dédiée à N.-D. Mère des Lumières. — 8° 15 sept. 1920. Fêtes du 15e Centenaire de S. Jérôme : les 17, 18 et 19 décembre, il y aura triduum solennel à Ste-Marie-Majeure, avec messe sur l'autel papal le dernier jour. Les évêques de tout l'univers sont invités à faire célébrer également des triduums dans leurs diocèses d'ici au 30 septembre 1921. Concession d'indulgences à ceux qui assisteront à ces fêtes. — 9° 25 sept. 1920. L'Institut pontifical Oriental, dont le président est Dom Ildefonse Schuster, Abbé de St-Paul-hors-les-Murs, est autorisé à conférer aux clercs latins ou orientaux des doctorats dans les sciences ecclésiastiques qui se rapportent aux chrétiens Orientaux.

III. Lettre du Pape (19 sept. 1920) au R. P. de Stefanis, Prieur général des Ermites de St-Jérôme, qui vient de publier une nouvelle édition en 2 vol. d'une traduction italienne des *Lettres* du Saint.

S. C. du Concile

13 mars 1920. CERTAINS DIOCÈSES DE FRANCE. *Taxe cathédratique.* — Les évêques de trois provinces de France, en vue de couvrir les dépenses de leurs Secrétariats, avaient songé à recourir de certaine façon à la « taxe cathédratique » imposée par le canon 1504, sous réserve de l'approbation pontificale quant à son taux (can. 1507, § 1).

A la demande, la S. C. du Concile a répondu : « *Prout exponitur, non expedire.* » — En effet : 1° la combinaison proposée ne répond pas à la nature juridique de la taxe cathédratique ; et 2° il n'est pas opportun, dans les circonstances actuelles, de restaurer en France ladite taxe. Par contre, il est très légitime de prendre sur le Denier du culte pour subvenir aux frais des Secrétariats, qui sont un des rouages nécessaires de l'administration diocésaine.

S. C. des Rites

1° 14 janvier 1920. — Approbation de la nouvelle édition typique du *Memoriale rituum* de Benoît XIII.

2° 25 juillet 1920. — Approbation de la nouvelle édition typique du *Missale Romanum* (la Typographie Vaticane annonce enfin la mise en vente le 20 octobre).

3° 9 sept. 1920. — *Ritus seu formula brevior* pour la consécration d'un autel fixe dont la table a été momentanément séparée de son support. (Canon 1200, § 1).

4° 9 sept. 1920. — *Ritus seu formula brevior* pour la consécration d'un autel fixe ou d'une pierre sacrée exécrés par suite de cassure énorme, ou reliques enlevées, ou cassure ou enlèvement du couvercle du sépulcre : can. 1200, § 2, 1° et 2°.

LITURGIE

Q. — 1° L'*Ami du Clergé* dit que les nouvelles préfaces de S. Joseph et des morts ne seront obligatoires qu'après la publication du nouveau Missel. S'agit-il du Missel complet ou du Missel des défunts, en ce qui concerne la 2e ?

2° Quelles sont les nouvelles règles concernant l'oraison *Fidelium* à dire le 1er jour libre du mois ou le lundi de chaque semaine en certains temps de l'année ?

3° Doit-on dire *Anachoretæ* ou *Anachoritæ ?*

4° Dans le cas d'une Vigile anticipée, doit-on l'annoncer au Martyrologe le samedi comme anticipée, et l'annoncer de nouveau au jour indiqué au Martyrologe ?

R. — Ad I. La nouvelle Préface des morts est sûrement obligatoire depuis qu'a paru la nouvelle édition des *Missæ defunctorum ;* celle de S. Joseph le sera à l'apparition du Missel complet.

Ad II. D'après les *Additiones et Variationes in Rub. Missalis,* le premier jour du mois, en dehors de l'Avent, du Carême, du Temps pascal et du mois de novembre, l'office étant de la férie, on dit à la messe de ce jour *penultimo loco inter omnes orationes et collectas* l'oraison *Fidelium.* Néan-